VOLUME V — WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 11 DECEMBRE 1918 — NUMERO 30

LA LIBERTÉ

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $2.00
Union Postale $2.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McMcDermot
Téléphones G... 4264-4265

POUR LA DEFENSE NATIONALE

ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, Saint-Boniface. — Tél. Main 4479

Nous reproduisons ci-dessous le détail des contributions récentes de trois paroisses: Sainte-Agathe, La Broquerie et Saint-Jean-Baptiste.

SAINTE-AGATHE

M. Félix Lemoine	$50.00
M. l'abbé F.-B. Rocan	25.00
M. Ignace Dumesnil	25.00
M. Joyal et Fils	15.00
MM. Louis et Ant. Toupin	15.00
M. Arthur Lemoine	12.25
M. Joseph Lemoine	10.40
M. Eugène Bilodeau	10.00
M. Irénée Brodeur	10.00
M. Célevenne Robert	10.00
M. Albéric Lemoine	7.00
M. Arthur Gratton	5.00
M. Adolphe Fontaine	5.00
M. Omer Joyal	5.00
M. Henri Ouimet	5.00
M. Pierre Gauthier	5.00
M. Stanislas Toupin	5.00
M. François Sorin	5.00
M. Pierre Beaudoin	5.00
M. Eugène Lapalisse	5.00
M. Alex. Brenault (père)	5.00
M. Félix-A. Dorge	5.00
M. John Ouimet	5.00
M. Fortunat Gratton	5.00
M. Calixte Wery	5.00
M. Lucien Bourassa	5.00
Mme U.-B. Courcelles	5.00
M. J.-A. Courcelles	5.00
M. Adonias Alarie	5.00
M. Josaphat Bilodeau	5.00
Mme Elie Fontaine	6.00
Couvent de Ste-Agathe	5.00
M. Edouard Dorge (père)	5.00
M. Doria Dorge	5.00
M. Edphat Dorge	5.00
M. Edgar Lemoine	5.00
M. Ferdinand Gratton	5.00
M. Paul Péloquin	5.00
M. Joseph Lapointe	4.00
M. Félix-D. Lemoine	3.15
M. Louis Laroche	3.00
Mme Joseph Toupin	3.00
M. J.-Charles Brodeur	3.00
M. Euclide Olivier (père)	3.00
M. Wilbrod Verrier	2.00
M. Cornélius Connelly	2.00
M. John Green	2.00
M. Arthur Guertin	2.00
M. Josaphat Dorge	2.00
M. Edmond Guertin	2.00
M. Siméon Garet	2.00
M. Aldéric St-Onge	2.00
M. J. Orinsen	2.00
M. Albert Lambert	2.00
M. Martial Fenez	2.00
M. Adélard Fontaine	2.00
M. Aldéric Pilon	2.00
M. Cyrille Nolette	2.00
M. Emile Leboeuf	1.00
M. J. Brown	1.00
M. Hector Mongeon	1.00
M. C. Tate	1.00
M. Wilfrid Péloquin	1.00
M. D. Pinsonneault	1.00
M. David Fontaine	1.00
M. B. Laplante	1.00
M. Signard Beaudoin	1.00
M. Rolland Leclair	1.00
M. Alex. Brémault (fils)	1.00
M. Aldéea Dorge	1.00
M. Ildor Dorge	1.00
M. Napoléon Fontaine	1.00
M. Louis Laplante	1.00
M. François Pallard, père	1.00
M. Hormisdas Bellerive	1.00
M. W. Granger	1.00
M. Edouard Vandal	1.00
M. John Neil	1.00
M. Hormisdas Godin	1.00
M. Doria Lataille	1.00
M. Jean Lapalisse	1.00
M. Wilfrid Courcelles	1.00
Mlle Thérèse Beaudoin	1.00
M. Pierre Beaulieu	1.00
M. J.-B. Beaulieu	1.00
M. Joseph St-Onge	1.00
M. Euclide Olivier (fils)	1.00
M. Raphaël Olivier	1.00
M. David Dorge	1.00
Mlle Alex. Courchesne	1.00
M. Ovide Pelletier	1.00
M. J.-B. Berthelette	1.00
M. William Vanasse	1.00
M. Tancrède Gauthier	1.00
Mlle Annie Ouimet	1.00
M. A. Dubé	.50
Mlle Flore Tessier	.50
M. Aldéric Pilon	.50
Mlle Emilienne Sorin	.50
Total	$411.80

LA BROQUERIE

M. J.-S. Jolicoeur	$5.00
M. J.-O. Beaupré	5.00
M. le curé Giroux	4.00
M. Alex. Carrière	2.00
M. Phil. Laurencelle	2.50
M. Geo. Laurencelle	2.50
M. J.-W. Normandeau	2.00
M. Elz. Pelletier	2.00
M. Ed. Taillefer	2.00
M. J.-A. Gagnon	2.00
M. Joseph Bouchard	2.00
M. Ovide Boily	2.00
M. P.-A. St-Laurent	1.25
M. Thomas Boily	1.25
M. Albert Chartier	1.00
M. Alphé Kérouk	1.00
M. Alp. Rocan	1.00
M. Jos. Granger	1.00
M. L.-J. Granger	1.00
M. Ph. Houde	1.00
M. Félix Cretin	1.00
M. Cyrille Mondor	1.00
M. Tobie Martel	1.00
M. Geo. Chaleil	1.00
M. Oscar Balcaen	1.00
M. X. Boily	1.00
M. Jos. Boisjoly	1.00
M. Ph. Savard	1.00
M. E. Boissinot	1.00
M. A. Chénier	1.00
M. E. Charlet	1.00
M. Jos. Chaussé	1.00
M. Jos. Gosselin	1.00
M. H. Simard	1.00
Mme Tho. Boily	1.00
Mme P.-E. Boily	1.00
Mlle M. Piuze	1.00
M. Charles Beaulieu	1.00
Mlle R. Granger	1.00
M. Oscar Balcaem	1.00
M. P. St-Jacques	1.00
M. J.-B. Jolicoeur	1.00
M. Léon Veilfaure	1.00
M. Joseph Gosselin	1.00
Mme N. Fournier	1.00
Un ami de l'oeuvre	1.00
M. J.-M. Normandeau	.50
M. Marcel Boisjoli	.25
Total	$69.25

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Les cotisations ont été groupées d'après les arrondissements scolaires de la paroisse, avec le résultat suivant:

Arrondissement scolaire du Village	$271.75
Arrondissement scolaire Youville	100.00
Arrondissement scolaire du Petit Lac	31.00
Arrondissement scolaire S.-J.-Baptiste Nord	26.00
Arrondissement scolaire White Haven	20.00
Arrondissement scolaire Franklin (pas de rapport)	
Total	$448.75

NOTRE FORCE

"La force d'un peuple n'est que la résultante d'un ordre, "d'une harmonie, d'une collaboration unanime."

Ces paroles sont empruntées à la conférence du 10 avril dernier de Monsieur l'abbé Groulx, professeur d'histoire à l'Université Laval, Montréal.

On ne peut dire mieux; nous ferions bien, pour notre compte, de méditer ces paroles. En face d'unités sans cohésion, la besogne sera facile à ceux qui veulent nous détruire; mais, quand ils rencontreront l'effort unanime de tout un peuple ami de l'ordre mais ennemi de l'oppression, la besogne avancera beaucoup plus lentement et deviendra bientôt absolument impossible.

Rappelons-nous les paroles que prononçait naguère Monsieur Etienne Lamy, au Congrès de la Langue française, à Québec: "L'avantage des armes et la masse de la population ne "confèrent à un peuple ni droits ni moyens d'imposer son "langage."

Des prétendus droits, nous savons que ceux auxquels nous avons affaire ne se feront pas scrupule d'en prendre, mais pour ce qui est des moyens d'imposer leur langage, ce sera beaucoup moins simple, si nous voulons sérieusement ne pas nous laisser faire. Nous le devons, si nous avons de la fierté! Pour cela, coordonnons nos efforts et généralisons-les.

Nous ne saurions assez remercier les hommes intelligents et dévoués de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba de leurs précieuses initiatives sur ce terrain. Leurs efforts faits dans un esprit de conciliation, qui ne comporte pas l'abdication, n'ont pas eu jusqu'ici tout le succès que désirent les plus zélés d'entre eux. Ce zèle n'est pas pour nous déplaire, car, en pareille matière, il faut viser haut pour atteindre le but. Tous comptes tirés, reconnaissons l'existence de beaux dévouements, mais admettons, sans beaucoup d'hésitation, que le mouvement n'a pas encore pénétré la masse. Or, c'est la masse qu'il nous faut à tout prix atteindre. Les véritables hommes d'action l'ont toujours compris, et l'abbé Groulx, qui est de la race de ceux-ci, formule sa pensée en ces termes:

"La force d'un peuple n'est que la résultante d'un ordre, "d'une harmonie, d'une collaboration unanime."

Il faut d'abord que tous se convainquent de l'importance de la question au jeu. C'est pour la plus sacrée de nos libertés civiles que nous luttons: notre langue, sans laquelle nous ne pouvons rester nous-mêmes. N'allons pas céder devant l'appréhension de quelques ennemis: ce serait la défaite à brève échéance. Attendons que les ennuis se produisent, ils peuvent être lents à venir; c'est moins désagréable de faire faire une sale besogne par d'autres que de la faire soi-même! On nous comprendra sans plus d'explication.

Il faut, en second lieu, que personne n'ait à nous démontrer que la connaissance du français est considérée comme une marque de haute culture intellectuelle chez les peuples civilisés. Et le français est notre langue, défendons la, c'est un trésor.

Pour la défendre, il faut, troisièmement, ne jamais nous servir d'une autre langue entre nous. Entendre parler anglais par deux Canadiens-français sonne à nos oreilles comme une trahison. Et quand on y regarde de près, à la lumière des faits, cette impression n'est pas très éloignée de la vérité.

Combattre — quatrièmement — la manie de mettre des mots anglais dans notre français. Le mot anglais, bienvenu quand on parle l'anglais, est absolument détestable dans une phrase française; fuyons, comme la peste, la manie de l'y mettre.

Enfin, si l'argent est loin d'être tout dans une lutte comme celle que nous avons à livrer, il est tout de même indispensable. Nous y revenons souvent; c'est que jusqu'ici la masse a cru que les oeuvres nationales pouvaient reposer sur le seul dévouement; et encore, le dévouement de quelques-uns. Heureusement, les idées se reforment depuis quelque temps.

Les nôtres ont du talent quand ils veulent. Nous voudrions voir ce talent pénétrer la masse. C'est un travail lent dans tous les ordres que celui qui consiste à mettre une masse en mouvement, mais quand le mouvement est imprimé, il est d'une grande puissance. Ayons le courage d'y mettre le prix qu'il faut en efforts patients, constants et courageux.

LE MAIRE DE SAINT-BONIFACE

Nous sommes heureux d'offrir nos félicitations à Monsieur Hormisdas Béliveau, qui vient d'être réélu maire de Saint-Boniface par acclamation. Son habileté en affaires et sa droiture bien connue rendront ses services très appréciables pour la ville de Saint-Boniface, pendant ce nouveau terme d'office.

Les villes de l'Ouest ont besoin du dévouement de tous leurs citoyens pour faire face à la crise causée par la guerre et par une allure un peu exagérée pendant les quelques années de grande prospérité qui ont précédé la guerre. Saint-Boniface ne fait pas exception. Sa proximité d'une grande ville comme Winnipeg n'a fait qu'accentuer la note. Saint-Boniface n'est pourtant pas en plus mauvaise posture que les autres villes de l'Ouest; elle est en meilleure posture que plusieurs. Il faut de l'esprit civique aux nôtres; la critique est excellente quand elle demeure dans les justes limites, mais faire de la critique pour le plaisir d'en faire, ou par petite rancune personnelle, est une marque d'infériorité; n'allons pas prendre cette posture devant l'opinion publique. Ceux qui le feraient ne se grandiraient pas, et la ville pourrait en souffrir.

Sous la ferme direction de son premier magistrat, nous espérons que Saint-Boniface verra une année de prospérité.

UN GESTE DELICAT

"Un geste délicat.

"Il est de notre Premier. Et cela ne surprendra pas ceux qui connaissent M. Clémenceau. Les autres en seront charmés, parce que le geste est en même temps très français et même très "grand siècle".

"Dans la journée de samedi, 9 novembre, M. Clémenceau s'est rendu à la maison de santé de la rue Bizet, où l'on sait qu'il a été opéré et soigné lorsqu'il fut si gravement malade. Il descendit de sa voiture avec une immense et magnifique gerbe de fleurs dans les bras et demanda à parler à la Soeur supérieure.

"Celle-ci accourut au parloir. Le Président du Conseil s'avança vers elle et, lui mettant la gerbe de fleurs dans les mains, lui dit:

"— Ma Soeur, au jour de la victoire, je vous dois ces fleurs de France, car sans vous, sans vos soins dévoués, jamais je n'aurais eu le grand bonheur d'assister à la victoire de la France."—Le Gaulois.

C'est un bon commencement, mais on peut faire davantage. Jeter des fleurs, c'est galant, mais laisser aux religieuses entière liberté de faire aux petits et aux pauvres ce qu'elles ont fait pour M. Clémenceau en un jour de souffrance, serait encore plus français et "grand siècle", car ce serait revenir aux idées qui firent la France forte et glorieuse.

La liberté n'est sûrement pas apparue en France avec la révolution; elle en a affiché le mot sur tous les édifices publics pour mieux en priver tous les autres, — ses adeptes exceptés. Les fils de la révolution et ses continuateurs, les Caillaux, les Malvy et leurs valets ont amené la France à deux doigts de sa perte; ce sont de grands catholiques qui l'ont fait triompher: les Foch, les Castelnau, les Pétain, les Franchet d'Esperey, pour ne nommer que les plus illustres.

La France et le monde doivent à Clémenceau d'avoir été le patriote convaincu qui sut donner le démenti à un passé révolutionnaire pour confier à la valeur le salut de son pays, même quand cette valeur s'appelait le "capucin botté".

Se tromper c'est de l'homme; et reconnaître son erreur c'est de l'ange. Nous ne voudrions pas faire trop vite un ange de Clémenceau, mais il faut reconnaître qu'il sut mettre au-dessus de ses opinions le salut de son pays, quand d'autres, pour rester fidèles à ces opinins, vendaient leur patrie.

C'est en vain qu'on cherchera les patriotes dans les loges; on y est trop mesquin pour avoir la véritable grandeur au moment suprême. Puisse l'électorat français, corrompu par une longue campagne de presse sectaire, revenir à une plus claire vue de ses intérêts, et confier la direction à des mains sûres.

EN FRANCAIS, S'IL-VOUS-PLAIT

Le département des impôts sur le revenu personnel envoie ses états de comptes pour 1917. C'est un billet doux qui peut avoir son amertume, mais tout le monde comprend qu'on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. C'est le temps de payer; prenons une dose de patience; au besoin serrons la ceinture et payons.

Mais, comme le Département des impôts sur le revenu personnel est une affaire on ne peut plus fédérale, les messieurs qui président à ce bureau à Winnipeg, d'où les comptes nous sont envoyés, feraient bien de se pourvoir de formules françaises. Il y en a, puisqu'on a sûrement dû en faire imprimer pour la province de Québec, même si, de propos délibéré, on a oublié les autres provinces.

Nous voulons payer notre part, mais, vraiment, nous devons à notre dignité d'exiger qu'on nous la demande en français. Nous avons insisté dans le passé, à diverses reprises, sur la nécessité de faire du patriotisme en actes; c'est le temps de poser un de ces actes. Demandons une facture française, et écrivons en français pour la demander, en renvoyant poliment les factures anglaises qui pourraient nous être servies.

Détail, dirons certains de nos lecteurs. Notre vie se compose de détails, et la résultante de ceux-ci n'est pas un détail par rapport aux droits qui nous sont refusés avec beaucoup d'esprit de suite. Posons ce détail, puisqu'il est important; si nous faisons autrement, la conclusion sera que nous ne tenons pas au français. Ce ne sera pas vrai, sans doute, mais ne perdons pas de vue que les actes sont plus éloquents que les paroles, et que les paroles ne comptent que si elles sont accompagnés et soulignées d'actes.

Ne laissons pas proscrire le français chez nous!!

POLITIQUE RELIGIEUSE

Devant la guerre

Il y a quelques semaines, le Président du Conseil, se trouvant à la table du général X, lui aurait dit: "Général, il se passe des événements extraordinaires, qui vont bouleverser le monde; il est impossible de ne pas y reconnaître la main d'un Etre supérieur." Cette réflexion fut faite dans les jours qui suivirent l'armistice conclu avec la Bulgarie. La marche des événements s'est, depuis lors, précipitée; et la guerre se termine dans des conditions que personne ne pouvait prévoir. L'Allemagne tombe sous le poids de ses fautes multiples et colossales; on la dirait écrasée par les succès excessifs qu'elle pensait leur devoir. Ceux qui ont eu le tort de mettre en elle leur confiance partagent son humiliation désastreuse. Ce n'est que justice.

Nous avons assisté au spectacle de la Russie qui s'est abîmée dans une Révolution sans précédent. C'est maintenant le tour de l'Allemagne. Ces deux robustes empires paraissaient de force à braver tous les assauts des puissances révolutionnaires. Laissons la malheureuse Russie pour observer l'Allemagne. Nous n'avons qu'à lui appliquer la loi ainsi formulée par Joseph de Maistre: "Les premières victimes d'une révolution se trouvent être ceux-là même qui l'ont rendue inévitable." La citation n'est pas littérale; mais j'exprime la pensée de notre grand philosophe politique. Les maisons souveraines d'Allemagne et ceux qui partagent leurs destinées voient se tourner leurs propres erreurs contre eux. Les désordres de l'Etat français nous ont parfois empêché de discerner ceux dont elles se faisaient les agents et de les apprécier avec la sévérité qui leur était due; il nous est même souvent arrivé d'oublier quelle part de responsabilité leur incombait dans les erreurs et les vices, causes de nos désordres. Notre révolution est sortie de chez elles; elles ont cru profiter de nos abaissements et de nos divisions; les Hohenzollern par leur Bismarck ont doté la France des institution politiques qui cultivent les dissensions intestines, par ce qu'elles en vivent; leur Bismarck lui a inoculé son anticléricalisme; le socialisme, qui sévit en France, a tiré sa force de la Social-Démocratie germanique.

Il a suffi d'un tour de main de la Providence pour rendre à l'Allemagne tout le mal qu'elle nous a fait. La Révolution renverse ses gouvernements, elle a sa république; la Social-Démocratie va devenir souveraine. Que Dieu la préserve de l'anticléricalisme. La France chrétienne est vengée de ses malheurs. *Haec mutatio dexterae Excelsi.* Qui donc aurait pu le prévoir? L'Allemagne, qui grandissait des ruines accumulées par les erreurs et les désordres dont elle est le foyer, avait réussi à passer pour la protectrice de l'ordre dans le monde. Combien de catholiques et d'hommes d'Eglise haut placés partageaient cette illusion? C'est bien fini. Le monde a sous les yeux l'Allemagne réelle, dépouillée de ses parures conservées ou renouvelées du Moyen Age et de l'Ancien Régime.

La crainte de l'Allemagne est
Dom Besse.

—*L'Univers.*

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

Il paraîtra le 10 décembre. — Un texte varié. — Les conditions de propagande.

L'Almanach de la Langue française paraîtra le 10 décembre, sur 160 pages, avec de nombreuses illustrations, caricatures, etc. Il offre, avec le calendrier et des indications sur le service postal, tout un ensemble de contes, de légendes, de renseignements et d'images destinés à servir la cause nationale. Au bas des pages courent des leçons, des conseils. En même temps qu'une arme de combat, c'est un livre de lecture agréable, variée, coupée de musique et d'illustrations.

L'*Almanach* débute, après un appel aux Canadiens français, par des vers délicieux de Mlle Blanche Lamontagne: *les Chants du vieux ber,* puis Pierre Homier, l'infatigable propagandiste, entre ... tous les détails d'une lutte ... pour le français dans la ... quotidienne. Suivent une n... de du R. F. Marie-Victorin, ...strée de dessins inédits d'Edmond-J. Massicotte, qui peint la vie des colons du Témiscamingue et raconte un fait extrêmement émouvant; le récit de la *Journée de Dollard,* avec photographies, par Nap. Tellier, un *Concours d'histoire du Canada,* délicieux récit de l'abbé Lionel Groulx; *les Balises de la Fête-Dieu,* scène de la vie de chez nous par Jacques Hertel; *les Franco-Américains,* grand article sur nos frères des Etats-Unis, par M. Amédée Lacasse; *le Bon parler français chez Dupuis Frères,* etc. On y relève encore les "textes à connaître": l'article de la Constitution qui affirme les droits du français, l'article de la Constitution du Manitoba au même effet et la loi Lavergne; des *éphémérides* canadiennes qui constituent en quelques pages, une vivante évocation des premiers temps de notre histoire; une liste des principaux faits de *l'année française;* le "programme national" extrait des oeuvres d'Edmon de Nevers; une note de M. Omer Héroux sur A.-N. Morin, champion du français; *Marie et "l'Action française",* fantaisie de Jacques Coeur; *l'hommage à Mgr Pietro di Maria; Emparons-nous du sol;* une note du plus vif intérêt sur les efforts faits par les fabricants de biscuits et de bonbons pour désangliciser leurs produits; un vocabulaire de "l'électricité à l'extérieur", etc.

Le tout est coupé de nombreuses gravures et caricatures: illustrations de Massicotte, photographies du monument Dollard et souvenir du pèlerinage au pays de Dollard, portraits de Mgr Pietro di Maria, de A.-N. Morin et de Paul-Emile Lamarche; *La Fontaine et Landry, Le "Parisian French" et l'autre* (caricatures).

On trouve enfin, et ce n'est pas le moindre attrait de l'*Almanach,* trois chansons avec musique: *O Canada, terre de nos aïeux; Ils ne l'auront jamais, l'Ame de la Nouvelle-France* et *l'Ame française* (de Jean Beauchemin et Larrieu).

On voit par ce rapide exposé que l'*Almanach* est à la fois populaire et d'un très vif intérêt. Il se vendra 20 sous l'exemplaire, $15 le cent, $110 le mille, frais de port en plus, dans les principales librairies. Les éditeurs acceptent que les propagandistes groupent leurs commandes et leur accordent les réductions que justifie le total de ces commandes, tout en faisant les expéditions aux adresses individuelles. Cela permettra, par exemple, à cinq ou six propagandistes d'une même région, s'ils veulent se donner la main, de bénéficier du prix de 11 sous l'exemplaire, en achetant 1,000 exemplaires et plus.

Toutes les commandes doivent être adressées au Secrétariat de la *Ligue des Droits du français,* 32, Immeuble de la *Sauvegarde,* Montréal.

LAISSEZ VIEILLIR LE BOEUF

L'hon. T.-A. Crerar, ministre de l'Agriculture, demande aux fermiers du Canada de laisser vieillir le boeuf ou les autres animaux avant de le mettre sur le marché. Jusqu'ici on a abattu un trop grand nombre d'animaux qui n'avaient pas atteints le poids voulu.

"Il est de la plus haute importance", dit M. Crerar, "que nos fermiers laissent vieillir et engraisser leurs animaux avant de les laisser conduire à l'abattoir. Le ministère des vivres d'Angleterre paiera les prix les plus élevés pour le bacon qui pèse le poids voulu. La carcasse de boeuf, afin d'être acceptée par le Ministère des Vivres, devra peser au moins cinq cents livres."

Le Ministre de l'Agriculture de Québec conseille aux fermiers de cette province de ne porter au marché que des porcs d'un poids de pas moins de 150 livres et de pas plus de 250 livres et des carcasses de boeuf d'un poids d'au moins cinq cents livres.

LE COIN DES DAMES

DES feuilletons, je n'en lis pas souvent. Je suis trop impatiente: je n'aime pas languir sur un roman. — Bien entendu, je ne veux parler ici que de bons romans, et que de bons feuilletons publiés par de bons journaux. Chaque fois que je me suis laissé prendre à l'appât d'un joli titre, d'un auteur connu, d'un premier chapitre intéressant, j'ai voulu, naturellement, en voir la suite et la fin, sachant pourtant que ma curiosité serait plus d'une fois mise à l'épreuve. Aussi, quand enfin, j'en avais vu le dernier mot, me promettais-je bien fort de n'en jamais recommencer un autre. Avant d'être fixé sur la destinée de tous ces personnages qu'on l'anime le temps nous dure trop. On attend chaque matin avec hâte un nouveau numéro qui achemine vers ce dénouement qu'on sait d'avance être heureux. Il faut d'ailleurs avoir bien peu l'habitude des romans pour se convaincre qu'ils se ressemblent tous. A peine a-t-on lu clé de l'intrigue qui se formait hier, qu'une autre prend corps, et comme hier, il faut rester en suspens jusqu'à demain pour en savoir le résultat, et tous les jours, au moment psychologique, on se butte à ce mot qui énerve: "A suivre".

La même impatience se renouvelle six fois la semaine pendant quelque deux mois, ou plus. L'on a beau s'imaginer ce qui résultera de tout cela, on veut savoir comment et dans quelles circonstances la conclusion viendra, dans quels termes elle sera amenée. Quand c'est fini, on dit, soulagé: "Ah! je savais bien qu'ils finiraient tous par s'entendre".

C'est bien la peine de tant se mettre à la torture pour en arriver là. Certes, l'histoire est captivante, la trame bien étoffée, l'intrigue bien menée. D'un côté, il y a les personnages de triste importance, de l'autre, les âmes très nobles aux très hautes aspirations. Sans cesse il y a conflit entre les bons et les méchants. Quand ceux-ci semblent l'emporter, brrr... on tremble, mais on s'attend à ce que quelque incident vienne à temps jeter la lumière et faire luire la vérité. On est content quand "ça finit bien". D'ordinaire, ces romans sont écrits dans un style plus qu'ordinaire. Et, le plus souvent, il ne se trouve pas une seule phrase qui frappe le goût littéraire du lecteur. Par contre, l'imagination féconde de l'auteur dote celle du lecteur d'un vague désir des choses, très bonnes assurément, mais incompatibles avec la vie réelle... entrevues dans un livre... N'est-ce pas un peu cela?

Il est un autre livre, plus vrai celui-là, et qui mérite qu'on s'y arrête constamment, qu'on l'étudie, et qu'on y travaille surtout sans se lasser jamais. C'est l'oeuvre de chaque vie créée par le Grand Auteur et à laquelle Il a fait de chacun de nous Son collaborateur. Lui, y fait entrer les incidents ou accidents journaliers, les joies ou les tristesses, les épreuves ou les consolations, mais à nous incombe la tâche de le fleurir de nos actes qui le rendront plus précieux à ses yeux, et le feront digne de l'ineffable dénouement que nous rêvons.

JACQUELINE des ERABLES.

5 décembre 1918.

Notre Pain Quotidien

Je suis un mendiant qui frappe à votre porte,
A votre tabernacle, humble et royal séjour.
Seigneur: l'aurore est lente à venir; mais qu'importe
Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour.

Donnez-nous notre pain, le pain vivant de l'âme,
Qu'adore, mais de loin, l'ange de votre coeur:
Vous nous l'avez promis, notre foi le réclame;
Tous les jours, donnez-nous ce pain de chaque jour.

Votre voix nous invite et votre coeur l'ordonne:
"Venez, nous dites-vous, à mon banquet d'amour,
Vous que le monde ignore et vous qu'il abandonne;
Venez tous, et mangez le pain de chaque jour."

Seigneur, je viens à vous pour revenir encore:
Mon Dieu qui vient du ciel m'encourage au retour;
Laissez-moi, jusqu'au ciel, vous dire à chaque aurore:
Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour.

P. DELAPORTE.

PENSEES CHOISIES

Les petites vertus n'éblouissent pas, mais elles embaument. — *Stahll.*

La parole porte la marque de l'esprit de l'homme, ses actions, celle de son coeur.

Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Un peu de bon sens et une goutte de pitié dans le coeur. — *Mme Swetchine.*

Les gens qui ne font rien se croient capables de tout. — *De Tracy.*

Credo. — Il faut croire jusqu'à mourir pour la moindre de ses croyances; et que la dernière parole, et que le dernier souffle, le dernier regard, et que le dernier frémissement du corps qui retourne en poussière dise encore: "Je crois." — *Louis Veuillot.*

"NE VOUS ENNUYEZ PAS."

Et la jeune fille travaillait, oh! sans perdre haleine et sans se voûter, mais enfin, s'occupait, et d'une manière active et utile, de seize à vingt-cinq ans, elle *se ferait un caractère*, précisément à l'âge où le caractère se défait pour se refaire, précisément à l'âge où il y a toute une refonte, toute une reconstitution du caractère, et celle-ci destinée à être définitive.

Il importe que cet établissement définitif du caractère féminin se fasse dans les meilleures conditions possibles. Il se fait dans les plus mauvaises quand il se fait dans l'oisiveté.

L'oisiveté, disaient nos excellents grands-pères, est la mère de tous les vices. *Je dirai bien plus*, en demandant pardon pour le paradoxe: elle est la mère de tous les travers. Soyez sûr qu'à une femme récriminatrice, pointue, désagréable, et au demeurant fort bonne femme, ou qui, très évidemment, aurait pu l'être, si l'on demandait: "Que faisiez-vous de seize à vingt-cinq ans? elle vous répondrait: "Rien du tout."

Une jeune fille qui, au sortir de la pension et en possession de son "brevet simple", est mise peu à peu au gouvernement de la maison, a affaire aux domestiques, aux fournisseurs, aux menues réparations, s'occupe du marché et des achats, cette jeune fille-là s'habituera de bonne heure aux contretemps, s'habituera à être contrariée, car la vie la plus simple contrarie toujours par mille incidents, s'exercera à la patience, à la persévérance tranquille, *à l'entêtement doux*, à réprimer constamment l'irritabilité, en constatant qu'elle ne sert à rien, jusqu'à l'éteindre peu à peu presque entièrement; et quand le moment du mariage arrivera, elle ne sera plus une récriminatrice. Tout au moins, elle n'aura pas appris à l'être.

Et, du reste, il faut laisser de la liberté, de la latitude aux différents caractères. Je dirai aux jeunes filles: de seize au mariage, soyez ménagères ou soyez autre chose. J'ai ma préférence mais je ne l'impose pas. Soyez ménagères, ou soyez philanthropes, ou soyez artistes. Mais soyez des travailleuses. Occupez-vous. Ne rêvassez pas. *Ne vous ennuyez pas.*

L'ennui, voilà l'ennemi à tous les âges de l'existence. Mais à votre âge, d'abord, il est plus terrible qu'à un autre étant plus anormal; et ensuite, il est le père des défauts les plus désagréables pour les autres et pour vous-mêmes, que vous puissiez traîner à travers votre vie. Et cela vaut peut-être la peine qu'on y réfléchisse.

Emile Faguet.

JOLI MOT D'ENFANT

Trois petits garçons parlent ensemble de ce qui les a le plus charmés.

— Moi, dit l'un, ce que j'ai vu de plus joli, c'est un magnifique oiseau, de toutes les couleurs, qui est chez grand-papa, dans la volière.

— Et moi, fait le second, ce que j'ai trouvé de plus beau, c'est un petit poney qui était au cirque, tout caparaçonné de velours rouge et d'or.

— Et toi? demande-t-on au plus petit.

— Moi, répond celui-ci, la plus jolie chose que j'aie jamais vue, c'est la figure de maman.

RECETTES

Galantine

Prenez une livre de steak dans la ronde, une demi-livre de jambon cru, deux oeufs, une tasse et trois-quarts de miettes de pain, le quart d'une cuillerée à thé de poivre, une cuillerée à thé de sel, le jus et l'écorce râpée d'un citron, une cuillerée à table de vinaigre, le quart d'une cuillerée à thé de muscade.

Passez le steak et le jambon dans le moulin à viande; ajoutez les oeufs bien battus, les miettes de pain, la muscade, le poivre, le sel, le jus et l'écorce du citron, le vinaigre; mettez dans un vaisseau beurré, couvrez de papier beurré et faites cuire quatre heures au bain-marie. Servez froid, en tranches minces, avec de la salade aux tomates.

Croquettes aux pommes de terre

Prenez deux tasses de pommes de terre écrasées et chaudes, une cuillerée à soupe de beurre, une demi-cuillerée à thé de poivre blanc, une demi-cuillerée à thé de poivre de céleri, un oeuf, du pain émietté, du jus d'oignon si désiré. Mélangez tout ensemble, excepté l'oeuf, et mêlez-le à ce mélange, quand c'est refroidi. Faites-en de petites boulettes que vous roulez dans la mie de pain, puis trempez dans le blanc de l'oeuf, et saucez encore dans la mie de pain, faites cuire dans la graisse bouillante à peu près une minute.

Rôties à l'anglaise

Coupez très fin du fromage canadien et délayez-le dans un oeuf bien battu avec une cuillerée à table de beurre et une demi-tasse de lait doux. Faites cuire jusqu'à ce que le tout soit intimement amalgamé. Puis faites rôtir des tranches de pain très minces, et couvrez-les avec une couche de votre mélange.

FAMILLE ET PAROISSE

Dans le langage de tous les peuples, il y a des mots spontanés et des locutions familières, où se révèle une mentalité. Ceux qui les emploient ne prennent point garde à leur signification profonde; ils y sont trop habitués. L'étranger les remarque; ils lui sont une lumière.

Le parler canadien m'a saisi, par deux de ces expressions coutumières et caractéristiques. Il me semble intéressant de les souligner ici.

Lorsque le Canadien-Français veut désigner une agglomération rurale, il ne dit jamais: le village ou la commune. Il dit: la paroisse. Et, quand on lui demande quelle est la population de la "paroisse", il ne répond jamais: tant d'habitants ou tant d'âmes. Il déclare: tant de familles.

C'est toute l'histoire du Canada-français qui se condense en ces deux expressions; c'est tout le secret de sa force et de son développement qui s'y découvre. En même temps, pour nous, c'est un exemple et une leçon qui s'en dégagent.

Tombés sous la domination d'un peuple étranger, coupés de tout rapport avec leur ancienne mère-patrie, envahis et débordés peu à peu par une population qui parlait une autre langue et représentait une autre race, réduits aux ressources du sol qui les portait, voyant se liguer contre eux le pouvoir, la force et l'argent, les 60,000 Canadiens français que Louis XV abandonna, voici un siècle et demi, sur les bords du Saint-Laurent, devaient presque fatalement s'éteindre, ou se résorber dans l'immigration britannique.

Or, loin de disparaître et de se fondre, ils sont devenus, en cent cinquante ans, quatre millions: les deux tiers environ au Canada; un tiers, aux Etats-Unis.

Ce progrès vous stupéfie. Vous en cherchez les causes. Ecoutez les Canadiens. Ils vous répondront par ces deux mots: famille et paroisse.

Etudiez de près l'histoire canadienne; vous discernerez avec admiration le rôle essentiel que la paroisse a joué, dans la résistance et l'extension de la race française, en ce pays lointain. C'est autour de la hiérarchie religieuse, incarnée pour chaque groupement local, par le curé de la paroisse, que le peuple a tenu. Pour vivre, dans l'isolement, les vexations et la pauvreté, il devait, avant tout, conserver sa foi et sa langue. Entamé par le protestantisme ou infidèle au parler français, il aurait tôt perdu sa personnalité. Sous l'étreinte de ce péril et de cette détresse, le pasteur des âmes apparut comme le lien et le chef; la paroisse fut l'armature naturelle; l'église, le refuge indiqué.

Nos colons en exil demeurèrent attachés à leur religion traditionnelle et, par ce ciment infrangible, unis entre eux. Et la paroisse, en même temps, sauva la langue. Le curé se fit maître d'école. Il y trouva de la peine et du mérite. Il fut une époque où l'enseignement du français était interdit; les curés, prenant les enfants un par un, leur transmirent en secret le culte de la culture du parler des ancêtres. Vint une politique plus libérale: ils ouvrirent les écoles paroissiales. Plus tard, avec l'ascension de la race et la formation des élites, on sentit le besoin d'une instruction plus haute et plus étendue; ce furent encore, avec les congrégations, les curés qui créèrent les collèges classiques. J'en ai visité plusieurs, où la modeste habitation de l'origine est encadrée de vastes bâtiments; dans la plupart, au mur de la salle d'honneur, un vieux tableau conservé, avec un art naïf et pieux, la physionomie d'un curé d'autrefois: c'est le portrait du fondateur.

La paroisse, en maintenant la foi et la langue, a donc assuré la vie et le progrès du peuple. Elle lui a conservé, en même temps, la vertu. De longues années durant, la majorité des Canadiens-Français, presque isolés dans leurs campagnes, n'ont guère été nourris que de l'enseignement paroissial. Au dire de leurs détracteurs, ils en ont subi retard et détriment. Sur le terrain économique, ils sont distancés par leurs concurrents anglais. Ce dernier fait est vrai, mais, quand on l'attribue à l'action sacerdotale, on lui suppose un motif inexact. L'infériorité des Canadiens-Français dans le domaine industriel et commercial a d'autres causes. La principale est l'abandon financier où ils furent laissés par la France, alors que les capitaux britanniques affluaient dans les caisses de leurs compatriotes anglais.

Mais cette vie paroissiale a procuré à nos frères du Canada deux autres forces, qui leur permettront, et largement, de réparer le temps perdu: la santé morale et la fécondité. Ils constituent un peuple d'âme saine et de familles nombreuses. Ils possèdent l'avenir.

Je viens de parler des familles nombreuses. Elles sont, pour qui "découvre" le Canada, une cause d'émerveillement, surtout dans les campagnes. Il y a quelques années, pour encourager la mise en culture des territoires, on octroyait un lot au douzième enfant de chaque famille. Au bout de peu de temps, on dut abroger cette faveur: elle était trop dispendieuse. Le maire actuel de Québec a vingt et un enfants. C'est un chiffre assez rare, même au Canada; mais ce n'est point un cas exceptionnel. Et comme on apprécie la vigueur et la santé de la race, en contemplant la physionomie forte et fraîche de tant de mères, qui ont peuplé toute une grande maison.

L'on a indiqué bien des raisons diverses, — économiques, sociales, physiologiques. C'est un débat sur lequel je ne reviendrai point; je l'ai touché, voici trois mois, dans le supplément de ce journal. Mais ce qui est incontestable, et d'ailleurs incontesté, c'est que les Canadiens-Français, de même qu'ils ont l'intelligence et le respect de la paroisse, ont le culte et le sens de la famille. Or, il faudrait posséder bien peu de logique ou bien peu de franchise, pour refuser de voir entre ce sentiment familial et l'accroissement de la natalité, une corrélation directe et nécessaire.

Nous, Français de France, nous avons longtemps posé l'ordre social sur l'individu; les Français du Canada l'ont établi sur la famille. En même temps que, de la paroisse, fondement de la hiérarchie religieuse, ils faisaient l'armature de leur constitution nationale, ils formaient, de la famille, cellule de la société, le noyau de leur organisation sociale. En chaque agglomération, les maisons se groupaient autour de l'église; et, de même en chaque foyer, les enfants se serraient autour du père. Et les familles, aimées, unies, sanctifiées, prospéraient. Une force de vie et de croissance agissait dans leur sein. Disons mieux: une bénédiction divine planait sur leurs destinées.

Du fond du coeur, je souhaite à nos frères canadiens, de trouver toujours, dans l'attachement fidèle à cette double tradition, le secret d'une résistance victorieuse aux périls qui les menacent et d'une extension de plus en plus puissante.

Mais, en même temps, à mes compatriotes, aux fils aînés de la famille française, je conseille, avec ardeur et avec insistance, de mettre à profit l'exemple de leurs pères. Car, enfin, ces qualités d'âme et de race, que les colons canadiens ont fait fructifier dans des conditions propices, de qui les avaient-ils reçues, si ce n'est de nos communs ancêtres? C'est la vertu, c'est la santé de toute la vieille France qui, dans le nouveau monde, au milieu des terres à défricher et sous la pression de l'étranger à contenir, a constitué cet invincible réseau de paroisses et ce bloc puissant de familles. Or, cette santé, cette vertu, elles subsistent encore, endormies peut-être, mais vivantes assurément, dans les globules de notre sang. L'heure est venue de les réveiller, de les remettre en action. La guerre a creusé chez nous des vides à combler; la victoire nous donnera des débouchés à remplir. C'est un immense appel à la vie; laisserons-nous, à nos seuls alliés, le bénéfice de l'entendre et d'y répondre? Jamais la famille française, épuisée par les erreurs de la paix et saignée par les coups de la guerre, n'aura eu, tout ensemble, un tel besoin, ni de tels moyens de s'accroître.

N'oublions point, toutefois, si le témoignage de la France canadienne est là pour nous encourager, que, par ailleurs, il nous avertit. Si la famille chez elle, a une merveilleuse extension, c'est sous la protection de la paroisse. En d'autres termes, c'est soutenue par le cadre religieux, c'est pénétrée par la vie religieuse que la famille canadienne a gardé conscience de sa valeur et possession de sa vitalité.

Détachée de cette armature et vidée de cette âme, la famille française resterait chancelante et anémique.

François Veuillot.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

IIIe DIMANCHE DE L'AVENT

(S. Jean, 19-28)

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean pour lui demander: Qui êtes-vous? Il déclara la vérité, et ne la nia point; il déclara qu'il n'était point le Christ. Qui donc? demandèrent-ils? Etes-vous Elie? Et il leur dit: Je ne le suis point. Etes-vous prophète? Et il leur répondit: Non. Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez les voies du Seigneur, comme a dit le Prophète Isaïe. Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens, et ils lui firent encore cette question: Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète? Jean leur répondit: Pour moi, je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas: c'est lui qui doit venir après moi; il est au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

TU SAIS QU'IL N'ALLAIT PAS A LA MESSE

La mort arrivait à grands pas.

— Ma fille, dit la mourante, au revoir... au revoir dans un monde meilleur.

Anna déposa un baiser brûlant sur le front de sa mère, et ses larmes se mêlèrent à la sueur froide qui perlait et dégouttait.

— Oh! oui, mère, oui, au revoir, bientôt.

Après une longue pause, la mère de nouveau regarda sa fille.

— Anna, tu prieras pour moi?

— Oh! oui, mère.

— Et aussi pour ton père.... Au revoir là-haut!

— Pour mon père?

— Oui, ma fille, tu sais qu'il n'allait pas à la messe... Adieu!

La respiration s'arrêta: une large expression d'angoisse se répandit sur le visage livide de la pauvre femme. Ses yeux s'étaient fixés dans le lointain, ses lèvres entr'ouvertes ne remuaient plus. Son âme était partie.

Anna, suffoquée par la douleur, tomba à genoux.

Mon Dieu! donnez-lui le repos éternel!

* * *

Une jeune fille de quinze ans en grand deuil franchit la porte du cimetière. Son visage disparait dans les plis de son grand voile d'orpheline. Elle s'avance, tourne à droite et se dirige par une allée étroite, vers une tombe fraîchement remuée. Elle dépose là un panier qu'elle tenait au bras et prie, prie longtemps. Faisant effort, elle saisit une petite bêche, prépare une plate-bande et y plante des fleurs qu'elle avait apportées.

— C'est bien, se dit-elle, je reviendrai les soigner, les arroser: ce sera une occasion de prier pour ma mère. Je prie mieux quand je me sens près d'elle...

Et la jeune fille debout regardait la tombe, son imagination pénétrait sous terre, et elle revoyait les traits de sa mère. Il lui semblait l'entendre encore lui dire: "Tu prieras pour moi, n'est-ce pas?" Serait-elle donc encore en Purgatoire? Elle avait tant souffert? Qui sait? Il faut payer toutes ses dettes avant d'aller au ciel.

Tout à coup elle se rappelle une recommandation de sa mère à laquelle elle n'avait pas songé.

"Tu prieras aussi pour ton père... tu sais qu'il n'allait pas à la messe." Son coeur se serre et elle éprouve comme un remords.

— Mon père, se dit-elle, n'est plus depuis cinq ans; serait-il encore en Purgatoire lui aussi! Il s'était confessé, il avait communié... Mais il n'allait pas à la messe!... Ma mère croyait donc qu'il avait besoin de prières parce qu'il n'allait pas à la messe... Mon Dieu, donnez-leur à tous les deux le repos éternel!...

* * *

Anna, enfermée dans sa chambre, avait pris une feuille de papier et elle la couvrit de chiffres.

Souvent sa mère lui avait raconté l'histoire de sa vie, ses riantes espérances de jeune fille, ses joies de mère, mais aussi ses tribulations d'épouse. Son mari n'était point un impie, mais quand le dimanche les cloches sonnaient, il se montrait sombre et elle devait se rendre seule à l'église.

Et Anna calculait.

— Mon père avait quarante ans, quand il mourut. Depuis l'âge de seize ans il n'allait plus à la messe. Durant vingt-quatre ans, par conséquent, il resta dans la dette du bon Dieu. Chaque année il aurait dû y assister au moins 55 ou 56 fois. Mettons 56. Multiplions 24 par 56: cela nous fait 1,344 omissions.

— Vous lui avez pardonné, ô mon Dieu. Il ne sera pas perdu pour toujours. Il avait conservé la foi et il vous a invoqué à son dernier jour.

Mais cette dette!...

Et elle calculait encore.

— Cette dette, je veux la payer, et quand elle sera payée, et alors seulement, j'irai renouveler les fleurs sur la tombe de ma mère.

En attendant, au lieu de me rendre uniquement au cimetière, *j'assisterai chaque jour à la messe.*

Au bout de quatre ans, Anna retourna au cimetière; ses fleurs s'étaient desséchées; elle bêcha la terre, en planta d'autres, les arrosa. Quand ce fut fini, elle se sentit en paix.

Mon Dieu, j'en ai la douce confiance, vous leur avez donné le repos éternel!

P. D.

—*"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."*

La pilule de ceux qui souffrent: — Il y a des pilules qui purgent violemment et causent des douleurs d'estomac et d'intestins. Les Pilules Végétales de Parmelee sont douces et efficaces. Elles sont purement végétales et ne comprennent aucun ingrédient minéral: elles suppriment la douleur et donnent des forces. Faites-en l'essai et vous en serez convaincus. Des milliers de personnes peuvent témoigner de leur grande valeur parce que des milliers de personnes doivent à l'usage de cette médecine et leur santé et leur bien-être.

LES PAUVRES ET LES AMES DU PURGATOIRE

Le bréviaire est loin parfois d'être commode. M. le curé cherchait une oraison, celle de saint Agapit, si je ne me trompe. Fiévreusement, il tournait et retournait les feuilles amincies de son vieux livre.

— Bonsoir, M. le curé.

M. le curé leva les yeux, et, d'un coup de doigt, remit ses lunettes au point.

— Ah! c'est vous, mon vieux Lefresne! Mais donnez-vous donc la peine de monter. Comment allez-vous!

Après une joyeuse poignée de mains, il s'assirent, presque face à face, à l'ombre de la véranda.

— Et qu'est-ce qui vous amène? reprit le prêtre.

Le père Lefresne, brave ouvrier aux abords de la cinquantaine, ossature saillante, teint basané, barbe gris d'avoine, eut un petit sourire d'enfant qui ne sait par où commencer.

Le curé s'en aperçut.

Il se rapprocha, lui mit une main sur l'épaule, et baissant la voix:

— Il y a quelque chose qui ne va pas, père Lefresne?

L'homme rougit un peu.

— Mais non, M. le curé... c'est simplement une petite difficulté que j'ai comme ça. Voilà plusieurs fois qu'un compagnon nous la propose à la manufacture. J'y ai réfléchi longtemps, mais je n'ai pu arriver à tirer l'affaire au clair. C'est comme qui dirait une objection, M. le curé...

Et sa bonne figure, toute tannée, s'éclaira d'un franc rire; il continua:

— Mais en fait d'objection, ce n'est rien de terrible vous savez...

— J'espère bien.

— Voici. Le compagnon dont je vous parlais nous l'a encore lancée hier soir, en sortant du travail: "Vous êtes de drôles de gens, vous autres, pour vous laisser jouer ainsi par des curés." — J'ai répondu: "Faudrait encore voir, l'ami, si on se laisse jouer". — "Je te prends au mot, Lefresne," qu'il a répliqué: "tu sais la question que je t'ai posée l'autre jour? tu n'as toujours pas trouvé de réponse; je la répète: Un pauvre meurt; il n'a pas d'argent pour se faire dire des messes. A moins d'être un saint, il tombe en purgatoire; et pour combien de temps? Pour dix ans? vingt ans? Qui sait, cent ans peut-être?... A côté de lui un gros bonnet prend une pneumonie; il se lamente quatre jours, et meurt le cinquième; mais il laisse deux mille piastres dans son testament pour des messes, petites et grandes. Le voilà au ciel au bout d'un mois. Vas-tu me dire que c'est juste cela, Lefresne? Et je suppose — ce qui est, je crois, souvent le cas — qu'indépendamment des messes le riche avait plus de purgatoire à faire que le miséreux. Or, il en sort longtemps avant. Pourquoi? Uniquement parce qu'il avait plus d'argent dans le gousset. Et encore cet argent, comment l'avait-il gagné?"...

— Qu'est-ce que vous auriez répondu, vous, M. le curé?

— C'est là toute ton objection, mon cher?

— Oui, M. le curé.

— Vraiment, ce n'est pas la mer à boire. Il me semble même qu'il y a dans le catéchisme une réponse à cela, ou à quelque chose d'approchant."

Le père Lefresne crut qu'il devait s'excuser.

— C'est que, voyez-vous, M. le curé, mon catéchisme; il est pas mal loin...

Le prêtre se mit à rire:

— Oh! je ne vous en fais pas de reproche! Et revenant au sujet: Remarquez d'abord, mon cher ami, qu'on n'attaque la religion que parce qu'on ne la connait pas. Ainsi, votre objection, après un exposé doctrinal de deux minutes, ne sera plus qu'une fumée.

— C'est bien M. le curé, j'attends la fumée...

— Je commence. Dans la messe, nous offrons à Dieu les mérites de son divin Fils et nous le prions de daigner les appliquer à l'âme de tel ou tel défunt. Mais Dieu n'est pas tenu en justice de se rendre à cette prière. Il peut nous transférer à nous-mêmes les mérites du sacrifice ou en attribuer une part à des âmes abandonnées ou plus dignes de pitié.

Vous me suivez?

— Parfaitement, M. le curé.

— C'est qu'en purgatoire, nous sommes dans un monde nouveau. Le défunt ne peut rien pour lui-même et n'a aucun droit à ce que les satisfactions offertes à son intention, lui soient appliquées. C'est par pure bonté que Dieu permet que nous l'aidions; et si nous le faisons, Dieu n'en est pas moins libre; il n'est lié par aucun contrat. S'il daigne se rendre à nos sollicitations et appliquer à tel défunt qui nous intéresse les mérites du sacrifice, c'est par pure et simple libéralité. L'âme est en prison, elle doit solder ses dettes elle-même et Dieu n'est pas tenu d'accepter les cautions, ou les compensations offertes par des amis.

Je ne suis pas trop abstrait. Vous me comprenez?

— Mais il les accepte cependant; car alors pourquoi prier pour les défunts?

— Oui, mon cher, il les accepte, ou du moins il peut les accepter.

Dieu, dans les Saintes Ecritures nous a recommandé de prier pour les morts; il est donc certain qu'il leur applique *presque toujours* les mérites de nos supplications, et même, que la première personne à en bénéficier est celle pour qui nous les offrons.

— Alors, monsieur le curé, vous voilà retombé dans la même difficulté.

— Pardon, mon cher ami; vous parlez trop vite. Ici est le point important: c'est que cette application ne se fait jamais *que dans une certaine mesure*, selon le bon plaisir divin, elle n'est pas complète, ou rarement; une partie des mérites, parfois considérable, va soulager d'autres âmes qui en sont plus dignes. Et ainsi votre riche, tout en soldant peu à peu sa dette, contribuera à libérer plus d'un abandonné. Autrement, les riches seraient vraiment trop favorisés; mais les voilà forcés de faire l'aumône, jusque dans l'autre vie. Ne trouvez-vous pas que c'est un système bien inventé?

— En effet, M. le curé; il est admirable.

— Si bien qu'à mérite égal — grâce à la parfaite justice distributive de Dieu — l'âme du pauvre mort sans le sou, et l'âme du millionnaire léguant deux mille piastres pour des messes, sont toutes deux en aussi bonne posture devant la miséricorde divine.

— Merci, M. le curé. Je vois clair; et je ne serai plus en peine de répondre. Cependant il reste un point noir, un tout petit point noir. C'est que vous allez décourager les gens de faire prier pour leurs défunts. On ne demande pas mieux que de sauver les siens, mais quand il s'agit de sauver la moitié du purgatoire, ce n'est plus la même chose.

— Mais il semble que c'est tout le contraire, père Lefresne. Sachant que la délivrance de toute âme reste toujours très incertaine, fut-ce après des années de prières, les vrais fidèles seront poussés à implorer encore, et pour longtemps, la miséricorde de Dieu. Avec un peu d'esprit de foi et de charité, il n'y a que cela à faire.

— Vous prenez la question par un autre côté, M. le curé.

— Et par le bon, père Lefresne... Mais ce n'est pas tout. Nous venons de parler principes. Il y a encore les faits. L'Eglise ne se contente pas d'enseigner, elle agit, elle descend à la pratique. Pour qui croyez-vous, célèbre-t-on chaque dimanche, dans chaque paroisse la grand'messe?

— Pour les assistants, je crois...

— Et pour ceux qui n'assistent plus: les morts, les anciens de la grande famille paroissiale. — Et combien d'associations de prières, de confréries, d'oeuvres et de fondations, toutes très encouragées, dont le but précis est de soulager les âmes délaissées?

Enfin, et ce n'est pas le moindre apoint, le nombre considérable de messes célébrées chaque jour, pour des âmes déjà au ciel, ou damnées à jamais, constitue aux mains de Dieu un trésor inépuisable dont il dispose pour les âmes en détresse.

Allez, mon cher ami, soyez assuré que Dieu n'abandonne personne de ceux qui l'ont aimé, et fussent-ils pauvres comme le dernier des mendiants, il trouvera bien un moyen de les aider à monter à ses côtés aussi rapidement que les riches, même un peu plus tôt, s'ils en sont dignes.

Etes-vous satisfait, mon cher?...

— Pleinement, M. le curé, je vous remercie.

— N'est-ce pas que, de votre objection, il ne reste guère que de la fumée?

Le père Lefresne rit de bon coeur, puis, finement:

— Et encore, M. le curé, je crois qu'il n'y en a pas épais...

—*"Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."*

Brisé par l'asthme. — Beaucoup de ceux qui liront ces mots savent combien l'asthme brise la santé et les forces de résistance de l'homme. Ils sont rares cependant ceux qui comprennent qu'il n'est qu'un remède qui puisse mettre fin à cette destruction de la santé. Le remède du docteur Kellogg contre l'asthme est cete merveille. Il a à son crédit d'innombrables cures. En vente partout.

CALENRIER DE LA VICTOIRE DE TRINER POUR 1919

Touchant souvenir

Le calendrier de Triner pour 1919, "Calendrier de la Victoire", constitue un touchant rappel des succès de nos fils outremer. Columbia tient des lauriers tressés au-dessus de la tête d'un matelot et d'un soldat, et dans le lointain on voit des navires de guerre fendant les ondes vertes tandis que des aéroplanes sillonnent le ciel bleu. Au haut se trouvent les portraits de Washington, Lincoln et Wilson, et une vue des établissements de Triner, fameux par leur Elixir Américain de Vin Amer de Triner et autres excellents rémèdes. Ajoutez dix sous pour couvrir les frais de poste. Joseph Triner(1333—1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

PHASES DE LA LUNE

Décembre

Nouvelle lune, le 3, à 10 h. 19 m. du matin.

Premier quartier, le 10, à 9 h. 32 m. du soir.

Pleine lune, le 17, à 2 h. 17 m. du soir.

Dernier quartier, le 25, à 1 h. 31 m. du matin.

NOS SAINTS PATRONS

15. Dimanche—III de l'Avent. Ste Chrétienne.
16. Lundi—S. Eusèbe, év. et m.
17. Mardi—S. Lazare, évêque.
18. Mercredi — Quatre-Temps. S. Gatien, évêque.
19. Jeudi—S. Némèse, mart.
20. Vendredi — Quatre-Temps. S. Philogone, év.
21. Samedi—Quatre-Temps. S. Thomas, ap.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

Feuilleton de la Liberté No 4

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

Un certain nombre se promenèrent, venus là parce que tout le monde y vient, et qu'il ne faut pas faire autrement que tout le monde, sous peine de recevoir quelques mauvais coups de poing aux heures de récréation.

— Je t'assure, clame un petit, il doit nous battre comme du plâtre... C'est papa qui l'a dit!

— Il m'a déjà tiré les oreilles, l'autre jour, sur la route de Barbizon.

— Tu vois!... C'est pour se faire la main!

— Maman a dit comme ça... qu'il était trop avancé pour nous...

— Qu'est-ce que ça veut dire "trop avancé"?

— Ca veut dire que nous... il faut se reculer!...

En effet, les gamins reculent... A mesure que l'aiguille se rapproche de 8 h. ½ sur le vieux cadran rouillé de la mairie, ils battent en retraite, entre les tilleuls, comme des moutons au fond de leur parc, en prévision de l'arrivée possible de l'instituteur, une trique à la main.

— On n'avait jamais vu ça à Grez-sous-Forêt. La nouvelle se répand, et, déjà, quelques mamans accourent, alarmées.

— Qu'est-ce qui se passe?...

— Il se passe que tous nos gosses se mettent en grève!

— Pas possible!.. Et mon gamin ne m'a rien dit!...

— Ni le mien non plus...

— Où est-il...?

— Mais là-bas... avec les autres!

... Et on les montrait, grouillant tous sur la place...

— Quoi faire?...

— Je suppose qu'ils vont se décider!

Mais ils paraissaient ne décider qu'une chose: ne pas entrer à l'école. Et la situation aurait pu durer longtemps, si, juste à ce moment, sur sa bicyclette ne fût passé Léopold-Ernest Morrain, ou, plus simplement, l'*Ernest*, comme on disait au village, était la cheville ouvrière de l'ancienne école du soir, et il possédait une certaine popularité sur tout ce petit monde dont il était plus ou moins le répétiteur.

Grand, brun, dix-sept ans, assez bien mis, l'air intelligent, préparant depuis plusieurs mois de vagues examens, Er-

— Eh bien quoi..? cria-t-il en ralentissant.

— Quoi..? répètent les garçons... Venez avec nous!...

— On ne marche donc plus?...

— Non!... On ne marche plus!...

— Et le motif?...

— On ne veut pas se faire avaler!...

— Avaler par qui..?

— Par le nouveau maître.

Alors, Ernest met pied à terre, et s'avance vers eux.

— Vous n'êtes pas fous?... Qui vous a mis ça dans la tête?...

— C'est nous qui nous le sommes mis tout seuls.

— Non... c'est le curé!...

— Oh! pas besoin de M. le curé!... On sait ce qu'on sait!...

— Et vous savez quoi?... Qu'est-ce que tu peux savoir, toi, Loulou?... Et toi, Prosper?... Vous êtes tous des imbéciles!...

— Pas tant que ça!

— Des idiots!...

— On sait qu'il va nous taper!...

Mais, déjà, l'Ernest, qui avait sur la consultation des foules et le respect de la liberté populaire des notions très nettes, ne discute plus.

Sans se presser, il range sa bicyclette le long du trottoir, regarde un instant tout ce petit monde narquois, qui piaille telle une volée de moineaux effrontés autour de lui; et, d'un geste subit, comme le boucher choisit deux moutons dans le troupeau pressé autour de lui, l'Ernest harponne deux gamins par le fond de leur culotte, les soulève de terre, et à bout de bras les entraine vers l'école.

Mais aussitôt, un cercle offensif se forme derrière lui. Les gamins crient tant qu'ils peuvent à ses chausses, pendant les cinquante mètres qui séparent la place des bâtiments de l'école.

— Enlevons-les!... Hardi là!... Hou!... Hou!... l'Ernest!...

La partie est même tout de suite sur le point de se gâter; les petits révoltés, d'une audace que chaque instant grandit, se cramponnent au ravisseur pour délivrer leurs camarades, et ils vont y parvenir. Mais, au moment le plus critique, entrent en ligne quelques commerçants de la place entrainés par le marchand de vin, cousin d'Ernest. Ceux-ci, moitié par les sentiments, moitié à coups de pied dans le derrière, ramassent le troupeau et l'aiguillent en tempête, avec force jurons, vers l'école municipale.

Précisément, Olivier Bernard, étonné de sa solitude absolue, arrivait un peu inquiet à sa grille.

Il eut une émotion en apercevant ses deux premiers élèves brandis à bout de bras par Ernest, et les autres vigoureusement menés par les sabots du maréchal-ferrant, le tire-pied du cordonnier et les queues de billard du mastroquet.

Comme début vers le progrès indéfini, c'était réussi!...

Pourtant, M. Bernard se remit assez vite, écouta l'Ernest qui lui expliqua l'affaire d'un ton sceptique et habitué...: "La chose en elle-même ne signifiait rien... Ces sales gosses étant à peu près aussi crétins que leurs bestiaux... Mais le curé, évidemment, devait se trouver dans la coulisse. Si l'on pouvait avoir quelques preuves de son intervention, ce serait parfait pour partir immédiatement en guerre contre lui..."

Olivier, heureux de trouver un aussi vigoureux allié, remercie Morrain avec effusion.

— Je n'oublierai jamais l'aide que vous m'avez donnée ce matin!

— Oh! ce n'est rien!...

— Si... c'est beaucoup!

Puis ce fut d'une voix très douce, très persuasive, qu'il fit entrer les élèves un peu honteux dans leur classe.

Les enfants s'enfilèrent à la diable dans les bancs, regardant en dessous le terrible instituteur, se demandant quel gourdin il allait sortir, et sur le dos de qui il allait d'abord le casser.

Lui aussi les regardait, cherchant à se rendre compte des éléments qu'il avait sous les yeux, et, du juste, de ce qui venait de se passer.

Ils étaient comme tous les enfants possibles... ni mieux ni plus mal... de bonnes grosses faces rougies par le grand air, ressemblant, avec leur peau courte, à des pommes de châtaignier qui auraient des yeux.

Quelques-uns pourtant semblaient plus distingués et arboraient des mises de petits messieurs de la ville, tabliers noirs, souliers fins et cirés, culotte courte, raie bien droite sur un front blanc. Et, par-ci, par-là, se mettant d'instinct dans les coins sombres, les quelques apaches scolaires que connait tout instituteur, élèves, jaunes et maigres ou brutes rougeaudes, peu importe, dénoncés presque tout de suite par le mensonge de leurs yeux et ce je ne sais quoi, flottant autour de nous, et qui est comme la voix quand même de la vérité.

Cette classe-là, elle ne l'étonnait pas!...

Il l'avait vue, autrement corsée, pendant son stage à Paris, et elle avait tenu là, dans le creux de sa main. Il en serait de même aujourd'hui; et, dans quelques minutes, tous ces petits coeurs d'enfants seraient à lui.

Alors, il commença:

— Mais que se passe-t-il?... Pourquoi cete attitude inattendue?... Voyons... répondez?... Quel est celui d'entre vous qui aura le courage de me donner une explication?... Auriez-vous peur de moi?...

— Oui, Monsieur!... dit un apache.

— Et d'où vient que vous avez peur de moi?...

— Tout le monde dit que vous allez nous taper!...

— Mais qui ai-je donc battu déjà ici?...

— Un silence.

Pourtant, l'apache qui avait pris la parole crut couvrir la retraite en affirmant une conviction d'ordre général:

— D'abord..., tous les maîtres, ils cognent!...

— Eh bien! moi, mes petits amis, je ne cognerai pas!... Je vous traiterai comme des enfants raisonnables et libre. J'allumerai devant vous les deux flambeaux de la Raison et du Progrès, et je suis sûr qu'à leur lumière vous marcherez dans le droit chemin, sans qu'il soit nécessaire de vous battre comme on rosse des bêtes!...

Les enfants se regardèrent.

— ... J'ai été humilié en moi-même, pour vous et pour vos familles, de constater qu'au lieu de venir à l'école comme à une délivrance, il fallait vous y mener presque de force... Mais vous n'êtes pas responsables de ce que vous avez fait aujourd'hui. Je ne vous en veux pas, et la meilleure preuve, c'est qu'à tous je donnerai un bon point d'encouragement ce matin, et je vous lirai une histoire. Seulement, de retour à la maison, vous expliquerez bien à vos parents la différence qu'il y a entre l'instituteur que vous avez craint et l'instituteur réel que vous rencontrez. Alors, des extrémités de la haine, vous arriverez peut-être à l'amour!...

De nouveau, les marmots s'interrogèrent des yeux, n'ayant compris qu'une chose: c'est qu'ils étaient gratifiés à la fois d'un bon point et d'une histoire... Il y avait du bon!...

En Province

INWOOD

Les Juifs sont unis

M. L. Perles, commerçant dans notre village depuis plusieurs années, va nous quitter. La juste raison, je l'ignore; peut-être y en a-t-il de nombreuses. Notre ami avait bien hérité des qualités communes à la race juive. Il aimait la "business" et surtout à être indépendant. Son successeur, Juif aussi, vient d'ouvrir son magasin. Allons lui faire une visite, et sachons encourager nos fournisseurs en leur donnant un peu de clientèle à tous, sans trop de distinction.

Les élections du 17 décembre vont chauffer. M. Alex. Latourelle, notre candidat canadien-français pour conseiller, apparaît en opposition avec M. F. Edenwood. Nous connaissons tous une des belles maximes de la *Liberté*: "Encourageons les nôtres." Oui, encourageons tout ce qui concerne et notre race et notre religion.

La terrible épidémie de l'influenza n'a pas oublié de visiter notre petite paroisse et, comme partout ailleurs, elle a fait des ravages. Parmi les nôtres, trois victimes ont succombé sous son influence fatale:

Mme J. Bernard, qui laisse pour la pleurer un époux chéri et plusieurs enfants.

M Zotique Chartrand, que la mort vient de faucher à l'heure où tout lui souriait et lui promettait un heureux avenir.

M. Joseph Compayré, lui aussi frappé par la maladie dans toute la force de la jeunesse, — il comptait à peine trente-cinq ans, — rendit le dernier soupir dans l'après-midi du 14 novembre, à l'hôpital Saint-Boniface, après avoir eu la douce consolation de voir presque tous les siens. Son corps fut déposé dans la chapelle de M. P. Couture jusqu'au lundi 18 novembre, et fut inhumé dans le cimetière de Saint-Boniface auprès de la dépouille mortelle de son épouse chérie qu'il avait précédé de huit mois à la tombe. M. l'abbé Caron présidait aux cérémonies religieuses. Plusieurs membres de la famille, accompagnés de nombreux amis, assistèrent aux funérailles.

Nous offrons aux familles éprouvées l'expression de nos sincères condoléances. — R. I. P.

SAINT-NORBERT

La cloche de la mort faisait retentir ses notes lugubres au lointain, annonçant le départ pour l'éternité de quelque personne chère. Jeudi, le 28 novembre, s'endormait dans le Seigneur Mlle Marie-Thérèse Goguillon, de cette paroisse. Durant 8 jours elle lutta contre cette épidémie menaçante qui semblait vouloir la terrasser, mais Dieu voulait à Lui, et dès à présent, sa belle âme. Jeune artiste en peinture comme en musique, elle semblait avoir reçu des fées tout ce qui contribue pour rendre une personne charmante. Dieu nous l'avait donnée pour notre plaisir,... Il l'a reprise pour son bonheur. Que son saint nom soit béni! R. I. P.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin!!

Depuis quelques instants, le Maître de la vie jetait un regard inquisiteur sur la terre. Sans doute Il cherchait une de ces rares fleurs dont le parfum n'est pas éphémère et qui nous captivent longtemps par leurs charmes. Son choix se fixa enfin! L'Ange Voyageur d'une main tremblante déracina cette gracieuse fleurette pour la transplanter dans le céleste jardin où toujours les fleurs s'épanouissent et exhalent le plus suave des parfums.

Seize ans!! Elle n'avait que seize ans. Pauvres parents! La croix est lourde et meurtrit rudement vos épaules! La perte que vous avez subi ainsi que celle de toutes les personnes qui l'ont connue est immense. Vous versez des larmes silencieuses, hélas! vous n'avez que trop raison. Pour comprendre les souffrances du coeur, peut-être faut-il avoir beaucoup pleuré!! Le coup donné par l'insensible et impitoyable mort est irréparable. L'abîme est creusé pour ne plus être franchi ici-bas.

Pour votre enfant chéri, un rêve s'était glissé dans votre coeur, vous lui aviez tracé la voie du plus délicieux des sentiers, et... vous êtes heureux!! Oh! le bonheur, hélas! ce n'est qu'une plante exotique et elle ne fleurit pas ici-bas.

Que je voudrais posséder le divin secret de savoir consoler, avec quelle joie alors je verserais le baume consolateur afin de pouvoir cicatriser la blessure de votre pauvre coeur broyé et sur le point de défaillir.

Laissez-moi vous redire les vertus de votre chère disparue et raviver l'espérance d'un au revoir céleste. Elle fit l'holocauste d'elle-même et vous êtes chrétiens! L'épreuve ne peut ralentir l'ascension de votre âme, soulevez cette draperie noire qui voile vos yeux et au ciel, regardez. Là! toute souriante et couverte de couronnes et de fleurs, véritable récompense de ceux qu'Il aime, Dieu vous présente votre enfant.

Pleurez avec moins d'amertume et plus de résignation! Que votre âme éprouvée s'élève avec les âmes immortelles de ceux qui, leur voyage terrestre terminé, sont retournées vers le principe de toute immortalité.

Sincères condoléances à la famille de M. Ls Goguillon.

Brise du Soir.

INWOOD

Mercredi soir, le 4 décembre, les paroissiens, en grand nombre, se rendirent au presbytère pour célébrer le 27me anniversaire de naissance de leur curé. Ce fut toute une surprise pour M. le curé Bertrand. A peine les gens étaient-ils entrés que M. H. Champagne présentait, au nom de tous, les souhaits de fête qui se traduisirent par des cadeaux, dont une magnifique horloge qui surmonte maintenant le pupitre de travail de Monsieur le Curé.

Vivement ému par ces délicates attentions, Monsieur le Curé remercia en termes appropriés les paroissiens de leur générosité bien propre à resserrer davantage les liens d'amitié et d'affection envers ses paroissiens. Avec son amabilité connue, Monsieur le Curé nous offrit l'hospitalité de son presbytère. Pour nous mettre en train, Monsieur le Curé invita les paroissiens à chanter avec lui les vieilles chansons canadiennes; puis on passa aux cartes. Inutile de dire que l'entrain et l'émulation volèrent leur plein jusque vers les minuit, alors qu'un goûter succulent fut servi. Tous y firent honneur, y compris M. Francis, qu'une conversation tout à fait animée fit oublier un instant. On constata une fois de plus que l'art culinaire est une des qualités maîtresses de nos canadiennes. On se sépara emportant de cette soirée intime le meilleur des souvenirs.

Samedi soir, à l'hôtel d'Inwood, avait lieu un parti de cartes au profit d'une crèche. Tandis que M. A. Latourelle mettait sa spacieuse salle à la disposition de tous, Mme Latourelle se multipliait en son rôle de gracieuse hôtesse et faisait servir un délicieux réveillon. L'heureuse gagnante fut Mme William Cossette. Le prix des messieurs fut enlevé par M. Maxime Rousseau, qui eut un terrible adversaire en M. William Cossette.

Il serait à souhaiter que cette petite soirée, qui a obtenu tant de succès, soit suivie de beaucoup d'autres. Ces réunions intimes font naître l'amitié chez nous; elles font les gens s'apprécier mutuellement, oublier de petites rancunes, sans compter qu'elles sont destinées à de bonnes oeuvres. Enfin, qu'il a-t-il de plus plaisant, de plus cher au coeur, que de pouvoir causer, chanter et même rire en français. Après une de ces soirées, ne se sent-on pas plus catholiques, plus français? Bien franche est notre poignée de mains au départ, et avec un sourire et un mot plaisant on se quitte au milieu du bourdonnement de voix amies.

Un témoin.

UN ARTICLE DE MONSIEUR MONTPETIT

L'Action Française et nos forces économiques. — Une page sur les Franco-Américains. L'Almanach de la Langue française et la Veillée des Berceaux. — La Langue gardienne de la foi.

Un article, très fouillé, de M. Edouard Montpetit sur *Nos forces économiques* continue, dans *l'Action française* de novembre, la série des études sur *Nos forces nationales* qui se terminera en décembre, par un article de Mgr Béliveau sur *Notre langue*. On sait que, dans l'intervalle, il a été publié, dans cette série, des articles de Mgr Georges Gauthier, de Mgr L.-A. Paquet, des RR. PP. Louis Lalande et Lamarche, de M. l'abbé Groulx, de Mme Fadette et de MM. Antonio Perrault, Henri Bourassa, Guy Vanier et Omer Héroux. Il est inutile de dire que l'article du distingué professeur d'Economie politique à Laval est digne des précédents travaux et devra être lu de tous ceux qui préoccupe notre avenir économique.

Sous le titre *Une soirée d'Action française à Boston*, l'abbé Georges Courchesne donne de son côté des pages qui feront réfléchir ceux qu'intéresse non seulement le maintien des traditions françaises, mais la cordialité des relations entre les divers groupes français. A cette étude suggestive se joint la chronique, toujours si vivante, si variée, de Pierre Homier. La livraison se clôt sur le texte de la dernière lettre du Pape et des notes de M. Omer Héroux sur la Vie de *l'Action française*.

Cette vie se manifeste avec une très grande abondance. A part la revue elle-même, où la collaboration est si abondante qu'il faut ajourner à décembre un grand article du P. Théophile Hudon sur Paul-Emile Lamarche et d'autres pièces intéressantes, toute une série de conférences a été inaugurée où figureront le R. P. Louis Lalande, MM. Henri Bourassa, Léon Lorrain, Antonio Perrault et Armand Lavergne. La conférence de M. Bourassa (*La langue gardienne de la foi*) sera prochainement publiée avec des appendices d'un vif intérêt: le texte latin et la version française de la dernière lettre du Souverain Pontife, les commentaires de Mgr L.-A. Paquet et du P. Rouleau sur ce document, une consultation du R. P. Leduc, etc. Le prix et les conditions de propagande de ce volume seront prochainement indiqués.

Dans sa série de brochures à dix sous, ($8 le cent, $70 le mille), frais de port en plus, *l'Action française* publie la si remarquable étude de M. Montpetit sur la *Veillée des berceaux*, où le problème de la mortalité infantile est discuté à fond. On prépare une réédition des *Refrains de chez nous*. Et surtout, on lancera dans le public, aux premiers jours de décembre, les 25,000 exemplaires de l'*Almanach de la Langue française*, avec portraits, caricatures, musique, contes, éphémérides, récits de l'année française, etc. *L'Almanach* cette année se vendra 20 sous l'exemplaire, $15 le cent, $110 le mille, frais de port en plus. Ceux qui le veulent peuvent grouper leurs commandes (qui seront directement expédiées aux adresses individuelles) et bénéficier des réductions justifiées par le chiffre global des commandes. C'est un avantage très considérable, car il permettra à plusieurs d'obtenir l'Almanach à 11 sous, ce qui laisse une belle marge pour la propagande.

Toutes les commandes pour *l'Almanach*, tous les abonnements pour la revue doivent être adressées au Secrétariat de la *Ligue des Droits du français*, 32, Immeuble de la Sauvegarde, Montréal.

DES PRETRES FRERES DE GRANDS GENERAUX

Haig a un frère de religieux

On a souvent dit que le commandant en chef des armées alliées, le maréchal Foch, avait un frère prêtre et jésuite.

Peut-être sait-on aussi que le général Haig, commandant des troupes britanniques en Flandre, a un frère qui est Père Rédemptoriste.

L'Irish Catholic, de Dublin, apprend aux lecteurs de langue anglaise que le général Mangin, dont les brillants succès dans l'avance des alliés ont fait connaître au loin le nom, a un frère appartenant aux Pères Blancs du cardinal Lavigerie. Il cite à ce sujet les paroles du R. P. Patrick Maguire, missionnaire prénontré et chevalier de l'Ordre du Lion.

Lors de son retour en Europe, le vaisseau où il était embarqué, s'arrêta à un port sur le Congo: "Alors apparut sur un bateau un homme de taille plutôt petite, vêtu d'une soutane blanche et portant un chapeau aux larges bords rappelant la brousse sans conteste possible. Il fut immédiatement amené à bord en présence d'un grand nombre de passagers qui semblaient savoir quelque chose sur le mystérieux missionnaire. En même temps, ce moi passa, dit à demi-voix: "Père Mangin, frère du général."

Il se retira immédiatement dans sa cabine, et bientôt après il apparut sur le pont, et cette fois avec une soutane d'un blanc immaculé. Le P. Mangin a passé dix ans comme missionnaire dans la "Boucle du Niger."

Olivier aurait dû en rester là, et commencer sa classe tout de suite. Mais il ne réussit pas complètement à restreindre l'envolée donnée à son esprit combattif par le coup de fouet de cette aversion inattendue. Il en prit occasion pour développer quelques-unes de ses idées et tracer à ces tout petits un programme d'ensemble, dans un style auquel le prédécesseur ne les avait pas habitués.

Quand les élèves sortirent, les images les plus étranges, les phrases les plus chaotiques dansaient une gigue devant leur enfantine imagination. Ils avaient entrevu au fond des ténèbres du passé les flammes vertes des bûchers de l'Inquisition allumées par une Eglise autoritaire et sans entrailles... Puis, dans la campagne ravagée par les seigneurs, La Bruyère avait fait surgir des animaux mâles et femelles suant sur une terre dont les fruits n'étaient en rien pour eux... Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, arrivaient ensuite comme des valkyries, et les Géants de 93 abattaient avec des gestes d'épopée et des "han" de bûcherons les têtes poudrées des affameurs du peuple!... Sambre-et-Meuse!... A la voix du canon d'alarme!... Le Vengeur!... La France, la vraie, se levait comme une déesse de son lit d'oppression séculaire, brisait ses chaînes, puis, certaine enfin de sa voie, envisageait pour tous les peuples, marchait d'un pas auguste vers l'Avenir, sous l'égide de la Science et de la Mutualité!...

C'était le tableau d'ensemble... la vision générale.

Chaque jour, il reprendrait un détail, il ferait toucher du doigt les conséquences immenses de l'évolution de la France en dehors de toute voie traditionnelle.

Mais, là encore, les gosses de Grez-sous-Forêt estimèrent que le principal avantage de ce discours sur l'histoire universelle consistait en ceci: que M. Bernard ne faisait pas réciter de leçon, ni conjuguer de verbes, n'appelait pas au tableau noir pour réduire des fractions au même dénominateur, et parlait tout seul, presque sans respirer, tout le temps de la classe.

Décidément on l'avait calomnié, ce maître-là!

Certains parents, ceux du petit Jean Landery, par exemple, qui habitaient une jolie villa sur la place, furent moins contents des réponses de leur enfant.

— Qu'as-tu fait comme orthographe?...

— On n'en a pas fait.

— Et comme arithmétique?

— On n'en a pas fait.

— Et comme géographie?...

— On n'en a pas fait... On n'a fait que de l'histoire. Mais, tu sais, pas de l'histoire dans le manuel... non!... de l'histoire comme ça!...

Et l'enfant prenait une pose héroïque, mimait avec ses yeux, ses bras, ses mains, l'attitude ardente du maître... Progrès!... Droits de l'homme!... Révolution!... Solidarité!... Avenir!...

— Si tu l'avais vu, papa!... Il était rouge comme notre coq!...

En effet, vers 11 h. ½, la figure encore animée et la canne à la main, Olivier arpentait la ruelle de Perthes, ayant l'impression d'avoir mal débuté.

C'était bien la peine de faire le mois dernier des déclarations de force calme, en ascension vers le progrès, pour s'oublier dès la première classe, et parler comme un pompier!

Et même ce n'était pas comme un pompier, mais comme tout le bataillon de pompiers qu'il avait parlé!

Sans compter qu'il devait s'estimer heureux qu'Ernest Morain lui ait épargné le ridicule d'aller chercher ses élèves jusque sur la place...

Enfin!... C'était la première classe... la classe blanche!

Il sera plus pratique ce soir, et rien n'est perdu, ni même compromis.

Il laisse le brouillard amer d'octobre lui rafraîchir le front et s'arrête devant la vision mélancolique de la terre s'endormant, jusqu'à l'infini de l'horizon, pour le grand sommeil de l'hiver.

Il est heureux de cette tranquillité, du silence de cette nature de culture, de cette mort universelle des choses, quand, brusquement, au détour d'une longue rangée de grosses meules de paille, il aperçoit une grande jeune fille, vêtue d'un tablier bis sur sa robe bleue. Son pliant d'une main, sa boîte à couleurs de l'autre, elle revient vers le village, précédée d'un setter noir et feu.

Devant cette apparition, Olivier est comme ceux qui ont le soleil dans les yeux... il ne voit plus rien.

Elle le croise lentement, comme on croise un quelconque inconnu, sans se presser, sans peut-être même savoir qu'il est là.

Et tant qu'il reste sous son indifférent regard, Olivier se sent incapable de la fixer... Etrange puissance de certaines faiblesses sur certaines forces!...

Est-elle blonde?... Quels yeux?... Quelle expression de visage?...

Il ne pourrait le dire. Mais ce qu'il ne peut plus nier à lui-même, c'est l'emprise de cette inconnue...

Malgré son désir, Olivier a pourtant le courage de rester correct: et il ne se retourne pas pour voir s'amincir vers le village la troublante apparition.

Mais elle a tourné depuis longtemps au coin de la ruelle champêtre, que le jeune homme entend encore dans son coeur la cadence d'un pas léger sur la route, et la chanson d'une robe frôlant tout près les hautes herbes...

CHAPITRE V

Comme une foule de choses ici-bas, les classes se suivent et ne se ressemblent pas...

Tous les enfants revinrent l'après-midi à l'école, les yeux brillants, le bec enfariné, n'ayant pas une leçon à réciter, pas un devoir à fournir, et de belles histoires en perspective.

C'était l'âge d'or!

Si tu es heureux au point de le dire, prends garde...: le malheur est à la porte!

Or, les enfants, qui ne connaissaient pas le proverbe russe, avaient crié leur joie, dans toutes les maisons, et sur tous les chemins.

Aussi, le malheur arriva dans la personne d'un nouvel Olivier Bernard, un peu honteux de son emballement du matin, et qui avait hâte de prouver aux familles que, s'il marchait parfois bellement à l'étoile, il savait encore mieux les routes terre à terre de l'instruction primaire.

La classe du soir fut absolument l'opposé de celle du matin.

Plus de considérations générale, plus d'envolées sur l'histoire, pas même le souvenir attendri de la joli vision qui avait éclairé un instant la ruelle de Perthes. Ce fut au contraire quelque chose de semblable à ce qu'au régiment on appelle "la revue de détails".

Il voulut connaître chaque enfant, le fit parler, l'examina, et méticuleusement commença le classement de ses élèves.

Le premier, le plus fort, et tout à la fois le mieux, était sans contestation possible le fils du percepteur.

Autour de lui, se groupaient une dizaine d'élèves assez intéressants.

Le reste, c'était la tourbe, la marmaille quelconque, banale, piaillante, lourdement engoncée dans sa matérialité, fleurant la fosse à purin, et dont un instituteur intelligent n'avait pas à s'occuper.

Et, en effet, ce qui caractérisait Bernard, au milieu de ses collègues primaires, ce qui avait attiré l'attention sur lui, c'était tout ensemble la vigueur de ses opinions pédagogiques, et la correspondance de ces opinions avec celles plus ou moins avouées de ses supérieurs académiques.

Il avait fait, l'an dernier, un rapport très remarqué sur la nécessité urgente de susciter des élites qui contineraient dans la vie l'oeuvre de l'école, et deviendraient des foyers d'influence sociale et des multiplicateurs d'énergie:

"... La masse n'agit pas, écrivait-il, elle est moutonnière, nulle pour l'initiative, elle ne compte pas. Le premier principe d'un éducateur est donc d'avoir le mépris absolu de la foule, car elle ne fera pas, elle n'a jamais fait triompher une idée. Ce qu'il faut, ce sont les ferments énergiques pour travailler cette masse, la soulever et la jeter où l'on veut. Ces ferments constituent l'élite, et l'élite seule doit retenir l'attention, l'amour de l'instituteur. Et même, il est désirable d'aller plus avant... de découvrir le jeune homme, l'enfant, qui sera l'élite de cette élite, le ferment de ces ferments... celui qui fera oeuvre de pâtre d'une façon particulièrement intense.

"... Tout doit être sacrifié à cette perle rare, qui n'est pas nécessairement le premier d'une classe.

"Les maîtres qui ont formé un Jean-Jacques Rousseau, un Diderot, un Voltaire, un Renan, ont plus fait pour l'émancipation de la pensée humaine, que tous les prédicateurs de foules, et les harangueurs de troupeaux imbéciles..."

Aussi, dès ces premiers jours de rentrée, la préoccupation d'Olivier est de trouver cette perle.

Intelligent, fin, distingué, appartenant à une classe sociale supérieure, ouvert et enthousiaste, le petit Jean Landery lui donne l'impression de réunir toutes les conditions qui passionnent un amateur de caractères, et un pétrisseur de cerveaux.

Pour mieux s'en convaincre Olivier fait la connaissance des parents, personnages officiels, qui supportent d'abord l'instituteur, s'étonnent un peu de ses visites, puis se laissent séduire par l'intérêt évident qu'il témoigne à l'enfant et les progrès réels qui en sont la conséquence.

(A suivre)

LE VOL AU FANTOME

— Je te dis que c'en est un.
— Allons donc!
— J'en suis sûr.
— Impossible.
— Je l'ai vu de mes yeux.
— Vous avez mal vu.

— C'est-il pas sacrant!... j'ai mal vu!... Mais puisqu'il était derrière ma grange à minuit!

— Il n'était pas là, puisque Magloire Niquet, qui revenait de chez sa *blonde*, prétendit l'avoir rencontré au Détour de la rivière Sauteuse, à la même heure.

— C'est Magloire qui a la berlue. J'étais soul, non-da.

— Dame... ça peut arriver à tout le monde.

— Merci, mon garçon: tu es poli, toi, avec tes suppositions.

— Je voulais rire, père Nolet.

— C'est ça... En jouant les chiens mordent. Enfin, n'empêche! Je répète tout de même que je l'ai vu hier, à minuit, derrière mes bâtiments. Il était blanc de la tête aux pieds, et m'a paru long comme une *pagée* de clôture.

— Tant que ça?

— Si je me trompe, c'est en moins.

— Hum! et vous avez eu peur?

— Un peu, mon gars. J'aurais voulu t'y voir.

— Oh! moi, vous savez bien que je ne crois pas aux revenants, et que, par conséquent, il leur est défendu de se montrer quand j'y suis.

— Ris tant que ça te plaira, Prosper Gagnon. Depuis que tu as usé le fond de tes culottes sur les bancs du séminaire, tu ne crois plus à rien.

— Pas à vos histoires de fantômes, du moins.

— On verra ça, mon petit. Le père Nolet n'est pas si sot qu'il en a l'air.

Et le bonhomme, rajustant d'un coup de poing son bonnet de laine, se mit à bourrer sa pipe avec humeur.

II

Cette conversation avait lieu dans une maison d'*habitant* de la petite paroisse de... Vide-Poche — laquelle ne se trouve pas à cent lieues de Québec, il s'en faut de beaucoup.

Les deux interlocuteurs — un petit vieux à l'air chafouin et un robuste jeune homme en costume de paysan aisé — se tenaient dans la cuisine, près d'un grand poêle de fonte qui ronflait joyeusement comme en plein hiver, bien qu'on ne fût encore qu'au mois de novembre.

C'est qu'il faisait au-dehors une jolie brise de nord-est tout imprégnée d'embruns, et qu'à cette époque de l'année, les vents humides ne sont pas précisément chauds.

Sept heures du soir venaient de sonner. Une grosse fille à mine réjouie achevait de laver la vaisselle du souper; la mère Nolet tricotait dans son coin favori, et les garçons étaient sortis aussitôt après le repas pour mettre la dernière main au ménage de la grange.

Par conséquent, le voisin Prosper, arrivé depuis une demi-heure, faisait seul les frais de la conversation avec le père Nolet, en attendant les *veilleux* habituels, qui ne pouvaient tarder.

Il ne faut pas parler des deux autres personnages, la mère et la fille, attendu que la première passait sa vie à soupirer, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi, et que la seconde ne savait que rire à tous propos et hors de propos.

Mais parlons du voisin Prosper et disons de suite que ce voisin-là — en gourmet qui avait mangé du latin et bu du grec — n'avalait plus qu'avec une extrême circonspection les contes bleus qui courent les campagnes et sont la joie des veillées d'hiver.

Un savant qui avait fait sa quatrième, songez-y donc!

Aussi venons-nous de l'entendre gouailler sans cérémonie ce pauvre père Nolet, en train de lui ingurgiter une nouvelle histoire de revenant.

III

Pourtant, en voyant la mine renfrognée du bonhomme, il se repentit un peu d'avoir ainsi heurté de front une croyance générale dans la paroisse.

— Voyons, père Nolet, dit-il, il ne faut pas me bouder parce que je ne crois pas les yeux fermés à votre fantôme. Parlons-en plutôt.

— A quoi bon?

— A me renseigner, à me persuader.

— C'est que je n'y tiens pas, vois-tu. Vous autres, jeunes gens *éduqués*, vous vous croyez plus fins que les anciens, mais vous avez encore des croûtes à manger avant de savoir ce qu'ils savent...

— D'accord.

— Et de voir ce qu'ils ont vu.

— C'est vrai.

— Eh bien! alors, quand je te dis que j'ai vu un revenant la nuit dernière, pourquoi rire?

— Parce que je n'y crois pas, aux revenants. Ma raison se refuse à admettre leur existence. Allons, père Nolet, pensez-vous que les morts n'ont pas autre chose à faire qu'à se promener, comme ça, par les nuits froides, dans nos pauvres campagnes?

Le père Nolet fit entendre un petit rire moqueur.

— Voilà pourquoi, sans doute, dit-il, depuis huit jours on en voit un qui se lamente tantôt ici, tantôt là, du moment que sonne minuit.

— Le vôtre se lamentait donc? demande Prosper, renonçant à désabuser le bonhomme.

— S'il se lamentait?.. Un peu, mon garçon, à preuve que les dents me claquaient dans la bouche.

— Que disait-il?

— Ce qu'il disait?.. Ah! dame... c'est que je n'étais guère en état de comprendre... Pourtant, j'ai cru saisir: "Pitié, mon frère! une aumône pour racheter ma pauvre âme!... Je lui ai jeté tout ce que j'avais dans ma poche, et j'ai pris ma course. Voilà.

Prosper eut bien envie de rire aux éclats; mais il se contint, dans la crainte d'exaspérer le bonhomme, et se contenta de hausser les épaules.

En ce moment, d'ailleurs, un bruit de bottes sauvages battant la chamade devant la porte annonça l'arrivée des veilleux.

IV

Ils étaient cinq ou six et paraissaient violemment excités. Magloire Niquet tenait la tête. C'est lui aussi qui parlait au moment où la petite troupe entra. Son grand corps maigre se penchait au-dessus de ses compagnons, comme pour les magnétiser, et ses gros yeux semblaient lancer des étincelles.

Pour dire la vérité, ce Magloire Niquet n'avait pas une trop bonne figure, avec sa tignasse ébouriffée et son nez en bec d'oiseau de proie. On le craignait vaguement, bien qu'il n'eût jamais fait de mal à personne, et sa liaison avec la fille au père Fagnan, la grande Hortense, ne contribuait pas peu à le faire redouter.

Le père Fagnan passait pour un peu sorcier. Il demeurait seul avec Hortense en plein bois, à une dizaine d'arpents plus loin que le Docteur de la rivière Sauteuse. Or, ce que les bonnes gens de Vide-Poche appelaient le *Détour de la Sauteuse* était une gorge profonde, fortement boisée, et au fond de laquelle la petite rivière coulait en torrent, bondissant d'une cascade à l'autre.

Ce bout de paysage, charmant le jour, empruntait aux vagues clartés de la nuit je ne sais quel caractère étrange et mystérieux qui impresionnait fort les imaginations superstitieuses de l'endroit. On ne s'en approchait, après le soleil coucher, qu'à son corps défendant. Ce qui n'empêchait pas maître Niquet d'y passer tous les soirs que le bon Dieu amenait pour aller voir Hortense.

Depuis plusieurs années déja, ce manège durait sans interruption et sans amener de résultats; mais enfin, disait la rumeur, les deux amoureux allaient bientôt se marier, au grand soulagement de tout le monde, que la folle témérité de Magloire énervait.

L'obstacle, disait encore la rumeur, était venu du père Fagnan — lequel ne connaissant à Niquet d'autre état que celui de chasseur et de coureur de bois, lui avait obstinément refusé sa fille, jusqu'à ce que notre amoureux eût amassé un sac d'écus.

Or, il paraît que Magloire avait satisfait à cette exigence, ou était sur le point de le faire, car il ne se gênait nullement d'annoncer partout son futur mariage.

Où diable, se disait-on, Magloire Niquet a-t-il pu pêcher ses écus, lui qui passe son temps à flâner?

C'est ce que les bonnes gens de Nide-Poche n'allaient pas tarder à savoir.

V

— Bonsoir, père Nolet et la compagnie, dirent les veilleux en franchissant la porte.

— Bonsoir, asseyez-vous, répondit le bonhomme, en se levant à demi.

— Pas avant de savoir si c'est vrai, père Nolet... repartit Magloire Niquet, qui s'avança près du poêle.

— Oui, mon garçon, c'est vrai.

— Vous l'avez vu?

— Comme je te vois.

— A quelle heure?

— A minuit sonnant.

Magloire se retourna vers ses compagnons:

— Quand je vous le disais!

Les veilleux s'entre-regardèrent avec effroi.

Niquet reprit:

— Père Nolet, la chose est grave, car moi aussi j'ai vu un fantôme à peu près vers cette heure-là. Il était debout sur la pointe du rocher qui domine la plus grosse chûte de la Sauteuse, en plein Détour. Il était enveloppé dans un grand suaire blanc et m'a paru si long, si long... que c'est à peine si je voyais ses yeux qui flambaient comme des tisons.

— Brrrrou! fit-on, à la ronde.

— Comme le mien!... et c'est le même! murmura le père Nolet.

— Hein... vous dites?... demanda Magloire.

— Je dis que ton fantôme et le mien n'en font qu'un... à moins — ce qui est bien possible — que tous les gens de l'autre monde ne se ressemblent.

— Pour ça, non... car il y en a des petits et des grands bien sûr.

— Qu'en sais-tu?

— Je l'ai entendu dire.

— Au fait, pourquoi pas? Mais laissons cela et raconte-nous un peu ce qui t'est arrivé.

— Voilà! fit Magloire, qui semblait ne pas demander mieux, et s'installa à cheval sur une chaise. Je revenais de chez ma future, la grande Hortense, comme vous savez. Il pouvait être environ minuit moins cinq ou dix. La nuit était belle, quoique un peu noire. Un coin de lune de temps à autre, avec une dizaine d'étoiles dans les déchirures des nuages... j'en avais tout plein pour me guider. On connait le chemin qui mène chez mamzelle Hortense Fagnan, Dieu merci.

— Abrège, Magloire, abrège.

— Ca va y être, père Nolet; prenez patience. Je marchais donc bon pas et je m'engageai bientôt dans le petit bois du Détour. Tout à coup, flac! me voilà arrêté; les jambes me manquent; pas moyen de faire un pas de plus... Je crois avoir vu une vision; j'écarquille les yeux; je me pince; je me raidis... Ouache pas d'affaire. Je vois toujours la même chose à la même place, c'est-à-dire un fantôme blanc, haut comme un moyen sapin, et perché sur le bord de la crevasse où mugit la Sauteuse... La peur me prend... je m'évanouis un peu, mais pas assez cependant pour tomber. Comme j'avais fermé les yeux, j'en risque un: le spectre est toujours là!... Hum! Hum! je m'essuie le visage avec la manche de mon capot: me voilà mieux. J'ose alors regarder le fantôme en face, et je me flanque deux bonnes gifles pour m'exciter la bile...

— Abrège donc, Magloire; jamais tu n'arriveras.

— J'y suis: minute! Tout à coup, qu'est-ce que je vois?... Mon coquin de revenant qui me fait signe d'approcher, avec son grand bras maigre! Ah! Seigneur! la colique m'enpoigne pour de bon; mais que faire!... Me sauver?... pas si fou: il m'aurait mis la main collet en deux enjambées! Je me risque donc et j'avance, j'avance doucement, à petits pas, sans faire de bruit...

— Plus vite, Magloire, plus vite.

— Ouache! comme vous allez, vous autres! J'aurais bien voulu vous y voir... Plus vite, hum! c'est qu'on a les jambes faibles, tenez, sur le coup de minuit, dans un endroit écarté et seul en présence d'un échappé du purgatoire.

— Tu te trompes; ce n'est pas ça...

— Je vous dis que oui, moi. Enfin, n'importe, continuons. A force de mettre mes pieds l'un devant l'autre, je me trouve arrivé à une demi-toise de mon homme... de mon fantôme, je veux dire. Inutile d'ajouter que je suis plus mort que vif et que les coliques me coupent en deux. Pourtant, je ne suis pas peureux de mon naturel.

— C'est vrai, ça! murmurèrent les auditeurs.

—Que voulez-vous, ça! Chacun a ses petites faiblesses à de certaines heures. J'en étais là.

— Tu en étais à ce que le fantôme allait te dire! interrompit avec impatience le père Nolet.

— Ca va venir. Laissez-moi au moins le temps de l'aveindre de mon gosier. Voilà. Une voix creuse se fit alors entendre. Elle semblait sortir des entrailles du rocher: "La charité, mon frère! disait la voix; une aumône pour racheter ma pauvre âme!"

— C'est lui! C'est le même, interrompit de nouveau le père Nolet.

Magloire continua, comme s'il n'eût pas entendu:

— La charité? que je lui répondis, mais je n'ai pas le sou! mon pauvre revenant.

— Tu n'as pas d'argent... Ecoute alors, et je te tiendrai quitte de l'aumône que tu me dois, si tu fais ce que je vas te dire. Voilà dix ans que je suis mort et que je languis dans les flammes du purgatoire pour avoir volé la fabrique de Vide-Poche. Un sacrilège, hélas! J'ai encore dix ans à faire. Mais mon saint Patron a obtenu du bon Dieu que je descendrais sur la terre tous les mois de novembre pour amasser la somme que j'ai volée autrefois. Cette somme est de deux cents piastres... Laissez-vous, chrétiens de Vide-Poche, un de vos frères se consumer dans la plus horrible des agonies pour une bagatelle semblable?

— Oh! non, assurément, pauvre âme que vous êtes! que je m'écriai en pleurant presque.

— Eh bien! mon bon frère, acheva le fantôme, demande à ceux qui furent mes amis quand j'habitais cette vallée de larmes de venir vendredi prochain, à l'heure de minuit, déposer leur offrande dans le trou que tu vois là, à ma gauche, entre ces deux rochers près desquels bouillonne la Sauteuse. Je prierai pour eux quand je serai dans le trou que tu vois là, à ma gauche, entre ces deux rochers près desquels bouillonne la Sauteuse. Je prierai pour eux quand je serai dans le ciel.

Je m'approchai et me penchai au-dessus du ravin pour voir l'endroit désigné par le fantôme. Je le reconnus aisément. C'est un trou profond, presque toujours à sec qui s'ouvre au pied de l'escarpement où se brise la rivière. Tout en me relevant, je faisais la réflexion qu'un habitant de l'autre monde était seul capable d'aller prendre là les offrandes qu'on y jetait, lorsque je m'aperçus que le fantôme avait disparu... Je crus même voir son long vêtement blanc flotter entre deux nuages, puis s'évanouir dans le voisinage des étoiles.

Je n'ai pas besoin de vous dire si je me hâtai de descendre aux maisons. Je courus comme un dératé, sans regarder en arrière, de peur d'apercevoir le grand corps de mon spectre, emboîtant tranquillement le pas pour me rattrapper.

En finissant ces mots, Magloire Niquet se leva.

— Voilà, père Nolet et la compagnie, dit-il, ce que j'avais à vous confier. Agissez comme il vous plaira, mais mon devoir était de vous rapporter les paroles du fantôme. Je vous laisse pour continuer ma tâche. Bonsoir.

Et il sortit avant que personne ne fût revenu de la stupeur causée par son étrange histoire.

Quand la porte se fut refermée sur Niquet, les veilleux regardèrent tous le maître de la maison.

— Eh bien! père Nolet?... firent-ils.

— Mes enfants, répondit gravement le bonhomme, il faut aller au Détour à l'heure fixée par le fantôme... Il faut racheter cette pauvre âme!

— On ira! on ira! s'écrièrent les veilleux.

— Moi aussi, j'irai! dit Prosper agnon, qui n'aavit pas soufflé mot depuis longtemps, mais ce sera pour vous faire assister à une jolie fin de cinquième acte dans la comédie qui se joue.

Les veilleux comprirent-ils la métaphore de l'ex-élève de quatrième?

Il est probable que non, car ils se reprirent à parler fantômes et revenants comme de plus belle.

On se sépara fort tard dans la soirée.

VI

A six jours de là — c'est-à-dire le vendredi suivant — quelques minutes avant minuit, un étrange spectacle pouvait être vu sur une des rives de la Sauteuse.

C'était une longue file d'hommes, de femmes et même d'enfants qui se glissait dans l'obscurité de la nuit, à peine combattue de temps à autre par un maigre rayon de lune. Parmi ces gens, il y en avait une bonne moitié qui pliaient sous des fardeaux de diverse nature.... Les uns portaient des poches, les autres des quartiers de viande, d'autres des pains de froment, d'autres encore de la galettes, d'autres enfin des légumes crus et divers articles difficiles à inventorier.

La procession marchait en silence, se dirigeant vers le Détour de la Sauteuse. Un homme tenait la tête: c'était le père Nolet.

Arrivé à un petit bois où la rivière fait un coude et où le terrain commence à s'accidenter, la procession s'arrêta.

Un homme seul continua d'avancer et s'engagea timidement sous le couvert des sapins: cet homme était encore le père Nolet.

Il revint au bout de cinq minutes.

— Marchez, dit-il, mais un à un... et pas un mot.

La voix du bonhomme tremblait et ses jambes flageolaient.

Ce que voyant et entendant, la foule hésita, mais lui:

— Minuit va sonner: dépêchez-vous donc!... Voulez-vous faire un malheur?

La foule n'hésita plus et s'ébranla sur toute la ligne. Les derniers poussaient les premiers, si bien que la tête de la colonne déboucha en peu de temps sur une sorte de plateau rocheux dans les entrailles duquel la rivière avait creusé son lit. On l'entendait mugir à quelques perches de là.

Rien d'extraordinaire sur le plateau... Les grands sapins qui lui servent de bordure se balancent mollement, effleurés par une brise légère. L'extrémité inférieure de leur tronc se dessine à peine dans l'ombre plus épaisse...

On dirait la colonnade de quelque palais enchanté.

Tout à coup un timbre lointain sonne lentement les douze coups de minuit... et il arrive une chose effrayante: les grands sapins semblent s'écarter et le fantôme surgit!

A cette apparition, bien qu'elle soit prévue... et espérée, la foule s'écrase, s'affaisse contre terre. Un sourd murmure de terreur s'exhale de tous ces corps prosternés, et le fantôme peut majestueusement prendre place sur la pointe de son rocher, sans qu'on le voit se mouvoir.

Cependant, un homme se relève le premier: c'est toujours l'intrépide père Nolet. Il s'avance en titubant de peur. Arrivé à dix pas de l'apparition, il ôte son bonnet, s'incline jusqu'à terre et se dirige vers le bord de l'escarpement indiqué par Magloire Niquet. Là il tire de sa poche un rouleau d'écus et le laisse tomber dans le trou béant qu'il devine plutôt qu'il ne voit.

Puis il se retire humblement.

(*Suite au prochain numéro*)

Autour de la Ferme

A TRAVERS LES REVUES AGRICOLES

Comment le Wisconsin est redevenu un Etat producteur de blé

(*Hoard's Dairyman*, 11 octobre 1918.)

Pour avoir abusé de la fertilité de leur terre et lui avoir imposé sans ménagements et de façon continue la culture épuisante du blé de printemps, les cultivateurs du Wisconsin s'étaient vus obligés, devant des rendements dérisoires, de moins de 10 boisseaux à l'acre, d'abandonner la culture de cette céréale, jadis principale source de revenus de leurs fermes; et depuis une quarantaine d'années on prétendait que nos terres étaient trop épuisées pour pouvoir jamais produire du blé.

Seulement, on ne se rendait pas compte que, précisément, c'était l'incurie des fermiers qui rendait les terres improductrices; avec le blé on vendait en détail la fertilité du sol sans songer à jamais lui remettre rien.

Aujourd'hui il n'est pas un Etat de l'Union qui compte plus de têtes de bétail que le Wisconsin, dont pas plus de la moitié des terres cependant sont en culture. L'augmentation du nombre des animaux n'a pas pu se faire sans qu'on songe à soumettre les fermes à des systèmes de rotation plus appropriés. Les engrais de ferme sont largement distribués; et les cultures améliorantes du trèfle et de la luzerne viennent aider l'action du fumier et rendre à notre sol infertile son ancienne productivité.

Aussi il n'est pas une partie de l'Etat du Wisconsin où on ne puisse attendre des rendements raisonnables de la culture du blé. En maints endroits on signale des productions de plus de cinquante boisseaux à l'acre.

Pour conserver la terre dans un bon état de fertilité il faut songer à faire de l'une des branches de l'industrie animale la principale exploitation sur les fermes.

* * *

Attention à l'alimentation des poulains, cet automne

(*The Breeders' Gazette*, 10 octobre 1918.)

Ce n'est pas au véritable "homme de cheval" qu'il faut parler de la nécessité de bien nourrir ses poulains. Celui qui s'intéresse vraiment à son élevage et qui suit son jeune poulain de façon à pouvoir se rendre compte de ce qui peut influencer la valeur du cheval adulte qu'il sera plus tard, a pu comprendre en effet, que seule une bonne alimentation fournie au jeune animal peut le porter à son plein développement.

On comprend que durant les mois d'été où le cultivateur est d'ordinaire tout absorbé par les travaux pressants de ses cultures, les jeunes poulains doivent s'accommoder du pâturage, bon ou mauvais, qu'on peut mettre à leur disposition. L'accommodation est facile et la croissance régulière si le pâturage est riche; mais s'il est pauvre les poulains d'un an ou de deux ans en reviennent à l'automne, en très mauvais état.

C'est encore le cas pour les poulains de lait qui doivent prendre toute leur nourriture à leur mère, laissée en liberté sur le pâturage avec eux.

Or l'automne est, par excellence, la raison favorable de l'année pour couvrir d'une bonne couche de muscles et d'un peu de graisse ses charpentes osseuses qu'un pâturage médiocre a encore assez développées, mais qu'il a laissées trop dénudées.

Quelques livres de foin de trèfle, renforcées par l'apport d'un peu de concentrés, tels que son, avoine, orge ou blé-d'Inde, s'imposent à cette saison pour compléter l'action des pâturages dont les repousses sont de plus en plus lentes et de moins en moins nutritives à mesure que la saison s'avance.

Il faut voir aussi à ce qu'une bonne alimentation soit fournie à l'étable, au commencement de l'hivernement surtout.

L'éleveur doit bien se pénétrer de cette idée que pendant ce dernier mois de pâturage et le premier d'hivernement, il put, par une alimentation rationnelle, faire beaucoup plus, pour la croissance régulière et la valeur future de ses poulains, que par n'importe quel système coûteux de gaspillage par le repos ou de suralimentation, appliqué plus tard quand le cheval est "noué" et qu'il est désormais impossible d'en faire autre chose qu'un mauvais "bidet".

* * *

L'avenir de l'élevage du cheval en Amérique

(*The Breeders' Gazette*, 14 novembre 1918.)

Les diplomates, en ce moment, se demandent ce que sera l'avenir du monde; et ils le préparent; ainsi, pour préparer l'avenir de l'élevage; devons-nous demander ce qu'il peut et doit être.

On nous prédit une ère nouvelle où le progrès des sciences et de l'industrie va nous permettre de nous passer de chevaux; cependant ceux qui depuis quelques années, s'intéressent à l'élevage du cheval de façon à pouvoir se rendre compte des fluctuations de marché et de leurs causes, reconnaîtront, après une étude quelque peu sérieuse de la situation mondiale actuelle, que les circonstances font les éleveurs, aujourd'hui, maitres de l'avenir.

Il y a vingt-cinq ans l'avenir était autrement sombre que, tout pessimistes que nous voulons être, nous pouvons le voir aujourd'hui. Et cependant les éleveurs confiants ont trouvé leur large profit à présenter chaque année sur le marché de bons poulains dont on leur payait des prix rémunérateurs.

Les fermiers feraient une grave erreur de ne pas étudier la situation pour en profiter. Le commerce des chevaux va devenir plus intense que jamais avec des prix qu'on n'a peut-être encore jamais vus.

La plupart des cultivateurs tombent ici dans une erreur assez grossière: ils ont interrompu l'élevage des chevaux sur leurs fermes parce que, actuellement, les prix qu'ils pourraient en obtenir ne sont pas très élevés en comparaison de ceux qu'on paie pour les autres animaux. Ils devraient réfléchir cependant que l'équilibre, inévitablement, va tendre à se rétablir. Non seulement il est sage de continuer l'élevage avec les poulinières qu'on a, mais encore ce serait bien placer son argent que d'en acheter des reproducteurs qu'on pourait avoir à bon compte aujourd'hui et dont les produits se vendraient à des prix très élevés dans un avenir prochain.

Il serait de mauvaise politique pour les éleveurs d'abandonner la partie alors qu'il est tout juste temps de commencer à préparer des poulains qui arriveront sur le marché au moment de la hausse des prix.

* * *

Quelques conseils

(*The Farmers' Advocate*, 7 novembre 1918.

Il faut porter une attention toute spéciale aux jeunes vaches qui sont à leur première période de lactation. L'intensité et la durée des périodes subséquentes dépendront, dans une large mesure, des habitudes qu'une alimentation généreuse et la prolongation de cette première période leur auront fait acquérir.

Il ne parait pas utile de gaspiller son temps à multiplier les repas pour les vaches laitières, La pratique de ne distribuer la nourriture qu'en deux repas dans la journée semble rationnelle en ce qu'elle laisse à l'appareil digestif de ces animaux le temps suffisant pour opérer le travail très lent de digestion qu'exigent les quantités énormes de gros fourrages dont on les nourrit.

Le cultivateur aura réalisé un progrès sensible le jour où il sera parvenu à connaitre individuellement chacune de ses vaches, de façon à pouvoir nourrir plus libéralement justement celles qui lui paient plus cher les aliments qu'il leur distribue.

Les bonnes vaches laitières, à l'automne, sont ordinairement plutôt maigres; elles se sont épuisées pour la production du lait. C'est donc le temps de fortement les nourrir pour les préparer à une nouvelle lactation avant que le veau qu'elles préparent ne soit devenu si exigeant qu'il leur permette difficilement de s'engraisser.

LES SUCCEDANES ALLEMANDS

Die Zeit. — Deux savants berlinois, les "conseillers secrets", Thoms et Juckenack, ont fait connaitre les résultats donnés par l'analyse de nombreux succédanés de denrées alimentaires.

Comme succédané du beurre, on offrait dans le commerce des mélanges de margarine ou de suif avec de la fécule de pommes de terre, dont la teneur en graisse variait de 12 à 20 pour 100. Pour le beurre de cuisine, on vendait 8.50 marks la livre un mélange de farine d'amidon coloré avec un peu de lait condensé.

Les succédanés d'huile pour la salade se comptaient par douzaines: 90 à 98 pour 100 de ces produits se composaient d'eau et de crème végétale. Comme produit pour faire les conserves, on se servait surtout d'acide benzoïque.

Les succédanés des oeufs étaient très nombreux; en général, ils se composaient de farine ou de "poudres à cuire", colorées en jaune, qui, à de rares exceptions seulement, contenaient de la caséine ou de l'albumine, comme, du reste, tous les produits dont l'étiquette portait: "Fait seulement avec des oeufs de poule."

On fait des choses extraordinaires en matière d' "aromes pour les soupes". Les cubes pour les potages étaient faits de colle, d'extraits d'os, avec addition d'épices, de céleri et de persil; ils se vendaient par millions. — Un succédané de poivre était des plus simples: 70 pour 100 de sel de cuisine, des coquilles de noix, du poivre rouge. — Les marmelades contenaient de même que les gelées de fruits, de l'eau, de la gélatine, un peu de colorant et des essences de fruits. Les principales poudres à pudding avaient peu de valeur et se composaient de sortes de colles traitées par des acides.

Comme saucisson de foie de toute première qualité, on vendait un mélange de légumes colorée et de suif salé qui faisait le régal des gourmets. De Scandinavie, il nous est venu un pâté de foie fait principalement de colle d'amidon. Des oeufs de poisson colorés en noir sont vendus comme caviar, et le public achète cela à des prix incroyables.

L'analyse chimique a montré que ce que l'on vend comme cacao est une mixture de maïs, de farine d'avoine, de mauvaise poudre de coquilles de cacao.

En ce qui concerne le fromage, on fait des merveilles: on fabrique des fromages allemands, français, anglais, hollandais ou suisses, mais aucun de ces produits n'est du fromage. On donne comme fromage mongrois de Liptan un mélange de poudre de briques avec des déchets de laiterie et un peu de poivre rouge.

Ces derniers temps, on employait beaucoup, comme succédané du café, des lupins grillés.

Contre le mal d'oreilles. — Le mal d'oreilles est une torture. L'oreille est un organe délicat et rares sont ceux qui osent le soigner, car ils considèrent que c'est l'oeuvre du docteur. L'Huile Electrique du docteur Thomas offre un remède simples. Quelques gouttes sur le coton absorbant que vous placerez dans l'oreille vous procurera un merveilleux soulagement.

LE CARDINAL MERCIER ACCLAME

Bruxelles, 4. — Au cours des fêtes qui viennent d'avoir lieu, le cardinal Mercier a été spécialement comblé d'honneur par les foules reconnaissantes partout où Son Eminence faisait son apparition, bienveillante et imposante dans sa robe rouge. Les Francs-maçons et autres anti-cléricaux traditionnels lui ont serré la main.

Son Eminence s'est exprimée ainsi concernant la question religieuse: "J'aimerais à voir adopter ici les formules anglaises de réelle liberté religieuse. Elles donnraient satisfaction aux catholiques qui soutiennent que le droit de vote doit être accompagné du droit de choisir l'éducation de leurs enfants."

Le Vénérable Primat espère beaucoup en l'union de tous les partis pour l'adoption des mesures contre l'alcoolisme et l'obtention de meilleurs logements pour les pauvres.

A en juger par l'esprit qui animait tous les soldats des tranchées, Son Eminence estime que l'anti-cléricalisme comme croyance est chose morte.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

MARDI, 10 DECEMBRE

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½

AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .79⅛
No 3 C. W.	.75⅝
Fourage, Extra No 1	.75⅝
Fourrage 1	.75⅛
Fourrage 2	.70⅝

ORGE	
No 3 C. W.	$1.04⅛
No 4 C. W.	.99⅛
Fourrage	.87⅞
Rejeté	.85⅞

LIN	
No 1 C. W., déchargé	$3.27
No 2 C. W.	3.23½
No 3 C. W.	3.02½
Rejeté	3.02½

SEIGLE	
C. W.	$1.55

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$12.50 à $13.50
Bons	$11.00 à $12.00
"Feeders".—	
De choix	$8.75 à $9.00
Bons	$5.50 à $6.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.00 à $7.25
Ordinaires	$6.00 à $6.50
"Oxen".—	
Excellents	$7.00 à $8.00
Bons	$6.00 à $7.00
Ordinaires	$4.00 à $5.00
Vaches.—	
Excellentes	$8.50 à $9.00
Bonnes	$6.00 à $7.00
"Canners"	$4.00 à $5.00
Laitières et "Springers". Prix	$65.00 à $110.00
Taures.—	
Excellentes	$8.00 à $8.50
De choix, 'Stockers'	$6.00 à $7.00
Bonnes	$5.50 à $6.00
Cochons.—	
Choix	$18.00
Lourds	$13.00 à $13.50
Trules	$11.00 à $12.00
"Stags"	$7.00 à $8.50
Moutons.—	
Agneaux	$12.00 à $13.00
Moutons	$10.00 à $10.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais	$ .39
Beurre.—	
Crèmerie	$ .42
De ferme	.33
Viandes.—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.3?
Porc	.27
Bacon, Flanc	.42
Patates—	
Le boisseau	$ .75 à $ .80
Volailles—	
Poulet	$ .35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.50

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.42½
Five Roses. 2 sacs de 49 livres	5.48
Five Roses. 4 sacs de 24 livres	5.58
Purity. Sac de 98 livres	5.42½
Purity. 2 sacs de 49 livres	5.48
Purity. 4 sacs de 24 livres	5.58
Royal Household. Sac de 98 liv.	5.42½
Royal Household. 2 de 49 liv.	5.48
Royal Household. 4 de 24 liv.	5.58

Alimentation—

(Prix des meuneries)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boîte de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26.00
"Timothy" No 2	$25.00
"Red Top" No 1	$24.00
"Red Top" No 2	$23.00
Upland No 2	$22.00
Midland No 2	$20.00
Paille	$ 8.00

PLUSIEURS SINN FEINERS SONT ELUS

Cent quatre candidats ont été élus par acclamation en Angleterre. — Quatorze femmes mises en nomination.

Londres, 5. — L'une des surprises de la mise en nomination pour les élections générales a été la candidature de Austen Harrison opposée à celle de Lloyd George dans le district de Carnavon. Harrison est rédacteur de la "English Review".

Une des caractéristiques de la mise en nomination est le grand nombre d'élections par acclamation. Sur 707 sièges, 104 sont déja remplis 41 par des unionistes de coalition; 28 par des libéraux de coalition; 11 par des travaillistes; 22 par des Sinn Feins; un par un nationaliste et un par un indépendant.

Parmi les nouveaux députés figurent les noms de A.-J. Balfour, sous-secrétaire parlementaire du ministère de l'Intérieur; John Robert Clynes, excontrôleur des vivres; J. W. Lowther, orateur de la Chambre des Communes; J. Austen Chamberlain; Will Crooks, travailliste.

Les Sinn Feins ont envoyé à la chambre le professeur de Valera, pour East Clare; le comte Plunkett, pour Roscommon Nord; et W. Cosgrave, pour Kilkenny. Ils ont pris à eux seuls 22 sièges sur 105. Ils n'avaient que six représentants à la dernière session.

* * *

Quatorze femmes

Londres, 5. — Parmi les candidates mises en nomination pour l'élection au parlement, on remarque que les noms de 14 femmes, entre autres ceux de Mlle Christabel Pankhurst, fille de Mme Emmeline Pankhurst, chef des suffragettes; de Mme Frederick Pethick Lawrence, attachée à la rédaction du "Votes for Women", de Mlle Mary McArthur, secrétaire de l'Union de Commerce des femmes anglaises et la comtesse eorgina Markiewicz, de Dublin, chef des Sinn Feins.

Leurs records

Mlle Christobel Pankhurst a été depuis dix ans une des ferventes du suffrage féminin en Angleterre. En 1908 elle fut condamnée à dix mois de prison pour crime, politique et plus tard elle se fit remarquer par ses attaques contre le Premier Ministre Asquith, aussi lors de l'envahissement menaçante du parlement et dans divers autres incidents.

Elle est à la tête de l'union politique et sociale des femmes et fut pendant deux ans exilée en France.

Elle a pendant maintes circonstances parlé devant des auditoires nombreux en Amérique, en Australie et en beaucoup d'autres pays.

Mme Frédérick Pethick Lawrence devient en évidence à Londres pour la première fois en 1912, lorsqu'elle fut arrêtée sous l'accusation d'avoir poussé les suffragettes à des émeutes. Condamnée à neuf mois de prison elle commença par ne pas vouloir manger. Sa peine fut changée et elle fut libérée à condition de ne pas s'occuper de luttes actives.

Plus tard Mme Lawrence se sépara de Mme Pankhurst et essaya d'organiser un autre mouvement de suffragettes en Angleterre.

Mlle Mary McArthur est la présidente de la Fédération Nationale des femmes ouvrières. Il y a quelques années, lorsqu'elle manifesta le désir d'assister à la convention de la ligue des femmes de commerce de Chicago, les autorités anglaises lui refusèrent des passeports. Depuis la guerre l'organisation qu'elle dirige s'est unie au parti du Travail anglais et est entrée dans la politique active.

La comtesse Georgiana Markievicz, femme d'un artiste et dramaturge russe, demeurant à Dublin, figura d'une manière proéminente dans la révolte des Sinn Feiners qui eut lieu dans la semaine de Pâques de 1916. Quelques mois auparavant la police fit un raid dans sa demeure à Londres et fit la saisie de littérature pro-allemande.

Dans l'affaire de Dublin la comtesse tua un garde dans une attaque pour s'emparer du château de Dublin.

Elle fut d'abord condamnée à mort mais sa sentence fut plus tard commuée en emprisonnement pour la vie.

Quelques mois plus tard elle fut libérée et applaudie par une foule immense dans la ville irlandaise.

OCCUPATION DE BERLIN

Les troupes alliées occuperont temporairement la capitale de l'Allemagne et devront y maintenir l'ordre. — La même chose aura lieu à Mannheim.

Copenhague, 6. — Les forces françaises et américaines occuperont temporairement Berlin pour jouer le rôle de police, d'après le "Deutsche Allemeinem", de Berlin, qui dit qu'un message par télégraphie sans fil américain à cet effet a été intercepté par les Allemands. Le journal ajoute que Mannheim sera aussi occupé.

La raison pour laquelle les Alliés ont pris cette décision est dit-on, un regrettable incident au cours duquel un surveillant d'un camp de prisonniers tira trois Français.

* * *

La guerre européenne fut un crime

Londres, 6. — Dans le programme détaillé de sa politique, à l'effet de faire citer devant les tribunaux les hommes responsables de la guerre, le premier ministre Lloyd George a déclaré que le gouvernement britannique userait de toute son influence pour que justice se fasse. En se déclarant en faveur de l'expulsion du sol anglais de tous les étrangers ennemis, le premier ministre a fait remarquer qu'une portion considérable des sujets ennemis qui ont demeuré en Angleterre durant la guerre ont abusé de l'hospitalité de cette dernière et ont par là perdu leurs droits à y demeurer.

Après avoir rendu hommage aux soldats et aux matelots de l'Empire, le premier ministre a déclaré: "Le Kaiser doit être poursuivi. La guerre a été un crime. Qui peut en douter? Ce fut un crime terrible; un crime dans la manière dont il a été conçu et le dérèglement avec lequel il a été perpétré. Ce fut aussi un crime que l'envahissement de ce petit pays sans défense et les traitements brutaux qu'on lui a infligés. Qu'on se rappelle le traité de neutralité, le chiffon de papier!

"La guerre a été sûrement un crime. Le fait que les iniquités commises l'ont été au nom de la guerre par édit impérial ne change pas leur nature. La guerre a été un crime hideux, abominable, un crime qui a causé la mort de millions de jeunes gens, l'élite de l'Europe, et qui a plongé des millions de foyers dans la désolation.

La justice demande la punition des coupables

"N'y a-t-il personne qui soit responsable? Est-ce que personne n'a de comptes à rendre? Est-ce que peresonne ne doit être puni? Ce ne serait pas juste, ni vis-à-vis de Dieu ni vis-à-vis des hommes. Les hommes responsables de ces outrages faits au genre humain ne doivent pas être épargnés par le seul fait que leur tête était couronnée lorsqu'ils ont perpétré leurs crimes.

"Le gouvernement anglais usera de toute son influence à la conférence de la paix pour que justice soit faite."

"Après ce qui est arrivé dans les quatre ou cinq dernières années il est impossible de garder parmi nous une population dont une portion considérable a abusé de notre hospitalité. Ceci a été démontré avec une évidence que l'on ne peut ignorer. Ils espionnèrent et complotèrent et aidèrent à l'Allemagne à former des projets pour la destruction de notre pays qui leur offrait l'hospitalité. Ils ont ainsi détruit tout droit de demeurer avec nous.

"De plus, il s'ensuivrait une irritation et une perturbation inévitable si les Allemands qui nous ont combattu pendant quatre ans venaient prendre notre pain de la bouche de ceux que, pendant quatre ans, ils ont tenté de détruire, et aussi fortement que je regrette qu'il soit impossible d'avoir un libre échange de relations entre les nations, je déclare que nous n'y sommes pour rien dans les événements des dernières années dont l'Allemagne doit seule être tenue responsable et doit subir les conséquences. Tous les Alliés européens ont accepté en principe que les puissances centrales doivent payer le coût de la guerre dans la limite de leur capacité. Les Alliés ont l'intention de nommer une commission d'experts qui examinera la meilleure méthode d'exiger l'indemnité."

Dans un passage de son programme, ayant trait aux mesures pour l'augmentation de la production britannique, George a déclaré:

"Il y a une condition au succès de tous les efforts pour accroître la production du pays, c'est la confiance. Le bolchevisme est le poison de la production. La Russie le prouve. La Russie ne pourra inaugurer un système de production avant que le bolchevisme ne soit tué."

LES FRANCAIS SONT PATRIOTES

Plus de 27,000,000,000 de francs ont déjà été souscrits à l'emprunt de la libération

Paris, 5. — M. Louis L. Klotz, ministre des Finances, a annoncé aujourd'hui que les souscriptions à l'emprunt de la libération français avaient atteint un total nominal de 27,750,000 de francs ou une valeur réelle de 19,750,000,000. Les bons se sont vendus 70.80 fr. Le résultat final de la campagne n'est pas encore connu, à cause des souscriptions étrangères et coloniales dont on n'a pas eu encore de nouvelles exactes.

M. Klotz dit que les souscriptions étrangères reçues jusqu'ici s'élèvent à 938,000,000 de francs, valeur nominale. Les trois emprunts précédents, dit-il, ont donné respectivement comme résultat 15,000,000,000; 11,000,000,000 et 14,000,000,000, et le résultat des souscriptions au dernier emprunt sera probablement 50 pour cent plus grand que le plus grand dans le passé.

Les souscriptions de l'Argentine ont été de 125,000,000 comparativement à 12,500,000 en 1917; celles de l'Algérie, de 500,000,000 comparées à 230,000,000 et celles du Maroc, de 56,000,000 comparées à 7,500,000. Les coupons russes n'ont rapporté que 250,000,000. On dit que le nombre de souscripteurs était de 7,000,000. Le ministre des Finances parlant du résultat obtenu, a dit:

"En comparant les derniers emprunts en France et en Allemagne, on constate que, généralement parlant, chaque Français a souscrit 700 francs tandis qu'en Allemagne la moyenne a été de 200.

"M. Lloyd-George, premier ministre de la Grande-Bretagne a déclaré que l'Allemagne devait payer les dépenses de cette guerre. Le premier ministre Clémenceau a dit: "Le plus terrible compte ouvert par un peuple à un autre peuple." Il est certain que les contribuables accepteront tous les sacrifices, mais ils doivent être mis au courant du fait que nous avons exigé de nos ennemis une restauration et une réparation complètes."

LES ROMANOFF SONT FUSILLES DANS UNE CAVE

Londres, 7. — Une dépêche d'Amsterdam à l'Exchange Telegraph dit que les journaux de Kiev publient les détails, tels que racontés par le valet de l'ex-impératrice de Russie, du meurtre de la famille entière de Russie par les Bolcheviki. D'après ces assertions, la famille royale fut forcée de vivre dans une chambre simple d'un couvent à Ekaterinbourg, quatre semaines avant le meurtre, sous la garde des soldats bolcheviki, qui l'insultaient grossièrement.

Le valet a déclaré que le 17 juillet tous les membres de la famille royale ont été transportés dans la cave du couvent où ils ont été fusillés l'un après l'autre. Les meurtriers auraient accordé à Nicolas la dernière faveur qu'il demanda, à savoir que sa femme, qui était malade, put mourir dans ses bras.

La grande duchesse Tatiana aurait été blessée seulement par les balles, puis assommée à coups de crosse de fusil. Tous les cadavres furent brûlés aux environs de Ekaterinbourg.

LES SOUVERAINS BELGES A PARIS

Le roi Albert, la reine Elizabeth et le prince Léopold ont été reçus par le président Poincaré

Paris, 6. — Le roi Albert, la reine Elizabeth et le prince Léopold de Belgique ont été les hôtes d'honneur du président Poincaré à un banquet donné aux Champs Elysés, hier soir. Il y avait à ce banquet 200 personnes comprenant les membres du cabinet français, des diplomates alliés et des fonctionnaires haut placés. La fanfare de la Garde Républicaine a exécuté de jolis morceaux.

Des toasts de la plus bienveillante cordialité furent échangés entre le roi Albert et M. Poincaré, qui rappelèrent en termes éloquents les liens d'amitié qui les avaient unis pendant les quatre années qu'a duré la guerre.

L'ABOLITION DE LA CONSCRIPTION

Dundee, 6. — Les représentants anglais à la conférence de la paix demanderont l'abolition générale et absolue de la conscription en Europe: telle est la nouvelle annoncée dans un discours prononcé la nuit dernière par M. W.-S. Churchill.

Londres, 6. — M. Lloyd George, premier ministre anglais, a exposé, hier soir, le programme de la politique qu'il doit suivre au cours des prochaines élections. L'un des articles de ce programme stipule que les hommes responsables de la guerre ne puissent s'échapper, bien que ce soient des têtes couronnées, mais qu'ils soient cités devant une cour internationale.

M. Lloyd George se déclara aussi en faveur de l'expulsion de tous les étrangers ennemis.

SUPREMATIE MARITIME DE L'ANGLETERRE

Londres, 6. — "Nous entrons dans la conférence de la paix, a déclaré M. Churchill au cours d'un discours, avec l'absolue détermination qu'aucune opposition ne soit faite à nos droits de maintenir nos défenses navales. Nous n'avons pas l'intention, quelles que soient les objections et les raisons que l'on nous présentera, de nous prêter de quelque façon que ce soit à des concessions qui empêcheraient la marine anglaise de maintenir sa suprématie bien éprouvée et bien méritée."

SOUVENIRS MORTUAIRES

Il nous reste encore un certain nombre d'images mortuaires. Ceux qui en désirent feront bien de se hâter et de nous envoyer immédiatement leur commande. Nous leur vendrons et leur imprimerons ces cartes à un prix tout à fait exceptionnel.

L'AVENT

Le mot *Avent* nous vient du latin *Adventus* et signifie arrivée, avènement: il s'emploie pour indiquer le temps qui sert de préparation à la fête de Noël et dont l'Eglise a fait comme un prélude de prière et de pénitence à la naissance du Sauveur. Cette époque de l'année s'appelle encore, par une curieuse migration du singulier au pluriel et par une locution très commune chez nos gens et d'ailleurs très française, *les Avents.*

Commencée en Occident dès la plus haute antiquité, l'observance de ce saint temps est ensuite passée à l'Orient. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'au Ve siècle le jeûne était prescrit trois fois par semaine, depuis la saint Martin (11 novembre) jusqu'à Noël; ce jeûne s'étendit ensuite à toute la quarantaine, si bien que cette pratique prit parmi le peuple le nom de *carême de Saint-Martin.* — Il y avait sur la terre de rudes chrétiens en ce temps-là. Le fatal déclin devait se produire, comme nous l'avons constaté jadis pour le carême. Le temps de la pénitence fut diminué: de six semaines il fut réduit à quatre; le jeûne fut supprimé en bien des endroits, pour ne laisser debout que l'abstinence; et même celle-ci disparut à son tour. (1)

Au Canada, la pratique de deux jeûnes par semaine, le mercredi et le vendredi, s'est conservée jusqu'à l'apparition du nouveau Droit canon. Dans sa maternelle condescendance et dans son désir d'uniformiser par tout l'univers la pratique de ses lois, l'Eglise, au canon 1252 où elle énumère les jours de jeûne, ne mentionne plus ceux de l'Avent; elle ne retient que le jeûne des Quatre-Temps dans la troisième semaine, et celui de la vigile de Noël. De plus, la célébration des mariages, qui était interdite du premier dimanche de l'Avent à la fête de l'Epiphanie, est maintenant permise en tout temps de l'année, pourvu qu'elle se fasse, au temps de l'Avent et du carême, sans solennité; et même les ordinaires peuvent, pour une juste cause, permettre la bénédiction solennelle, en recommandant toutefois aux intéressés d'éviter l'excès dans l'apparat, *ut a nimia pompa abstineant.*

Si la discipline de l'Avent est modifiée, l'esprit reste le même. Ces quatre semaines sont encore un temps de préparation soignée à la venue de l'Enfant-Dieu, par la prière plus intense, par le retour sur soi-même, la componction, les saints désirs, les bonnes oeuvres. Aux offices du temps, l'Eglise revêt ses ornements de deuil en se parant de violet, comme les vrais Israélites de la Loi Ancienne atendaient le Messie sous la cendre et le cilice; elle supprime le chant du *Gloria* et les harmonies de l'orgue, et au saint office l'hymne triomphale *Te Deum.*

Cependant le deuil n'est pas aussi entier, aussi sombre qu'en carême. Ainsi le dimanche, malgré le violet des ornements, l'*alleluia* se fait entendre. De même, les prières ne sont pas seulement des gémissements, des cris de repentir pour les péchés des hommes ou des hymnes de douleur sur les souffrances de Jésus, mais des chants d'espoir, d'amour, de brûlants désirs poussés vers les collines éternelles d'où viendra le salut du monde: *Rorate, coeli, desuper,* Cieux, répandez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste!" pendant que le peuple entonne son vieux cantique tout simple mais toujours si beau:

Venez, divin Messie,
Sauvez nos jours infortunés
Venez, source de vie,
Venez, venez, venez!

Et encore, rendue au troisième dimanche après *Gaudete,* "Réjouissez-vous" (premiers mots de l'Introït), l'Eglise permet des ornements roses, des fleurs sur les autels et le jeu de l'orgue, comme elle les permet au quatrième dimanche du carême, *Laetare.* Enfin, du 17 au 21 décembre, à l'office divin, elle chante chaque jour une de ces antiennes sublimes qui résument tous les titres, toutes les gloires du Désiré des nations et qu'on nomme les *Grandes Antiennes.* Elles débutent ainsi: "O Sagesse, sortie de la bouche du Très-Haut!... O Adonaï, Seigneur suprême!... O Rejeton de Jessé!... O clef de David!... O Orient, splendeur de la lumière éternelle!... O Roi des nations!... O Emmanuel, Dieu avec nous!..."

On peut distinguer avec certains Docteurs de l'Eglise un triple avènement de Jésus-Christ: le premier dans la crèche de Bethléem, le second dans l'âme du chrétien, le troisième au jugement; le premier remarquable par l'humilité, la pauvreté, la souffrance, le second par les dons qu'il apporte, le troisième par la puissance et la majesté; le second applique à l'âme les fruits du premier et la prépare à la rencontre du troisième; que si elle ne se dispose à ce second avènement, Jésus sera venu en vain *pour elle,* il y a dix-neuf siècles, au moins quant à l'effet immédiat, et de plus elle se ménage un terrible troisième avènement de Jésus-Christ lorsqu'il faudra comparaître devant Lui.

Car, quoi que l'on fasse, coûte que coûte, il faudra que l'âme et Dieu se rencontrent. Dieu pouvait ne pas nous sortir du néant; mais nous ayant créés, il ne lui est plus loisible, dans l'ordre actuel de la Providence, de nous laisser échapper de sa main sans jamais nous rencontrer avec Lui. Le Psalmiste a bien marqué les efforts d'une âme qui veut échapper à Dieu, comme le papillon éperdu à l'enfant qui le poursuit de son filet:

Où aller pour me dérober à ton esprit?
Où fuir pour échapper à ton regard?
Si je monte aux cieux, tu y es;
Si je me couche dans le séjour des morts, te voilà!
Si je prends les ailes de l'aurore
Et que j'aille habiter aux confins de la mer,
Là encore ta main me conduira
Et ta droite me saisira.
Et je dis: Au moins les ténèbres me couvriront,
Et la nuit sera la seule lumière qui m'entoure;
Les ténèbres n'ont pas pour toi d'obscurité;
Pour toi la nuit brille comme le jour,
Et les ténèbres comme la lumière."

Le troisième avènement aura lieu, avons-nous dit, au jugement: d'abord au jugement particulier qui suit la mort, puis au jugement général. — Cette rencontre de l'âme et de Dieu, que sera-t-elle? Aimable ou terrible? Tout dépend de nous, et voici comment.

Aujourd'hui nous attendons le Sauveur, comme on attend la visite d'un roi. Le Fils de Dieu, dans la nuit sacrée de sa naissance temporelle, quittera le sein de son Père et s'avancera vers nous, vers notre coeur; et c'est justement ce coeur et l'avenue qui y mène que nous voulons orner. Nous entendons la grande voix du Précurseur clamant dans le désert: "Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers." Par nos préparatifs, par nos prières, nos pénitences, nos aumônes, nos confessions, nos communions, nous voulons faire du chemin qui conduira Jésus à notre coeur une route magnifique, une avenue vraiment royale. Eh bien, ce sera précisément sur ce chemin, sur cette même avenue que, à la mort, nous nous acheminerons vers Dieu. Il ne viendra pas à nous, c'est nous qui irons à Lui. Ce ne sera plus — comme aujourd'hui — le temps de la bonté, de la miséricorde, des pardons faciles, non, ce temps ne sera plus, il se sera roulé comme la tente du nomade au désert et aura disparu; mais ce sera celui de la justice, de l'examen rigoureux de l'âme, de l'irréformable sentence. Le Juge suprême, le Roi d'effrayante majesté, *Rex tremendae majestatis,* sereinement assis sur son trône, attendra, il attendra l'âme, il verra venir à lui la pauvre petite âme humaine (âme de riche ou de mendiant, d'inconnu ou de magnat), toute seule, toute menue, toute tremblante: Si la route qu'elle foule — celle-là même qu'elle avait préparée à ce Dieu, alors uniquement Sauveur — est droite, propre, embellie, ornée de fleurs, des violettes de la pénitence, des lis de la pureté, des roses de la charité, alors le Juge qui a déjà, dans un éclair de son regard, tout vu, tout mesuré, tout pesé, se penchera vers l'âme: "Viens, lui dira-t-il, la bénie de mon Père, viens prendre possession du royaume qui t'a été préparé dès l'origine du monde!" — Que si au contraire la route est souillée, tortueuse, hérissée de ronces, encombrée de déchets et de balayures, oh! la redoutable sentence qui accueillera et foudroiera soudain la pauvre petite âme: "Retire-toi de moi, maudite, va-t-en au feu éternel préparé au démon et à ses anges!"

Ce troisième avènement, ai-je dit, est double: le premier, immédiatement après la mort, le second à la fin des temps. Celui-ci, outre le dévoilement et la justification de la Providence dans le monde, ne sera pour chaque âme que la répétition du premier, non plus secret, à huis clos, mais agrandi, en pleine lumière, retentissant, formidable. *Dies irae, dies illa!*

Or, la sainte Eglise, au début de l'Avent, veut que l'appréhension de ce grand jour étreigne notre âme, que la crainte des jugements de Dieu "transperce notre chair." — Deux dimanches de suite, le dernier après la Pentecôte et le premier de l'Avent, l'évangile de la messe déploie à nos regards la scène grandiose du dernier des jours, ou plutôt la série de scènes toutes extraordinaires, effarantes, qui composeront les péripéties et le dénouement du terrible drame.

Il y aura des signes avant-coureurs, signes qui ont déjà trompé l'attente de bien des âmes, du temps des Apôtres, plus encore aux siècles où fleurissent les Pères et Docteurs de l'Eglise. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si en ces jours de guerres, de famine et de pestilences que nous vivons, des coeurs anxieux ont cru entrevoir les prodromes du dernier avènement. — Jésus assis avec ses apôtres sur le penchant du mont des Oliviers, en face de Jérusalem, leur disait: Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre; on verra s'élever peuple contre peuple, royaume contre royaume; il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre en divers lieux, et dans le ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires. Tout cela ne sera que le commencement des douleurs. — Les évènements qui suivront seront en effet plus terrifiants encore. — En ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles du ciel tomberont, et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées; sur la terre, les nations seront dans l'angoisse et la consternation, au bruit de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver. — Viendra enfin le dernier jour. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine, et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec la trompette retentissante, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. — Après avoir dit le partage fait par les anges des élus et des réprouvés, et publié la sentence du Juge appelant aux joies du ciel les "bénis de son Père" et rejetant aux enfers les "maudits", Jésus termine par cette petite phrase, si simple en apparence, mais si effrayante dans sa sérénité, comprenant en effet en un raccourci saisissant tout le mystère de l'immuable au-delà: "Et ceux-ci s'en iront à l'éternel supplice, et les justes à la vie éternelle." — C'est fini: le temps n'est plus, il s'est fermé comme un livre. L'éternité commence!...

Comme tout dans le passé de notre vie, et même du monde, apparaîtra alors petit, léger! — nos joies, nos peines, nos ambitions, nos oeuvres, les évolutions des peuples, la suite des empires, leurs querelles, les grandes guerres, combats de fourmis sur un monticule de sable!... Et combien il nous importe, dans la poursuite légitime de nos intérêts temporaires d'avoir surtout en vue les intérêts de l'éternité! Rien donc de mieux que de profiter du saint temps de l'Avent pour préparer la route royale par où Jésus, en la nuit de Noël, viendra à nos coeurs et par où un jour nous irons à lui.

Si la paix que les anges chanteront en cette sainte nuit n'est pas encore donnée au monde; si la colombe portant le rameau d'olivier ne peut, dans les orbes immenses qu'elle décrit audessus des peuples, trouver, comme au déclin du déluge, un endroit sur la terre où elle puisse poser le pied; que du moins la paix intime du coeur, la paix avec Dieu qui dépasse toute intelligence, nous soit accordée à la naissance du Prince de la paix, puisque le "Dieu de gloire qui est dans les hauteurs" aura vu en nous des "hommes de bonne volonté!"

Edouard Lecompte, S.J.

3 novembre 1918.

—"*La Vie Nouvelle.*"

(1) Dom Guéranger, *L'Année liturgique,* I. *L'Avent.*

POUR LES CONVALESCENTS DE L'INFLUENZA.

DES ELECTIONS AU PRINTEMPS

Des rumeurs de crise ministérielle, à la prochaine session, circulent dans les cercles politiques. — Les craintes d'un organe du gouvernement.

Ottawa, 8. — Les symptômes d'une crise ministérielle percent de jour en jour. Un journal, censé être l'organe officiel du gouvernement, en jette les hauts cris. En première page, il écrit ce qui suit:

"L'air est rempli de rumeurs que le gouvernement sera incapable de conserver sa majorité à la prochaine session et qu'une crise le menace à la première heure avant le retour de Sir Robert Borden. Que ces conservateurs mécontents ou un groupe de libéraux unionistes jettent le gouvernement dans une telle crise, cela est inconcevable. Cela obligerait le premier ministre à revenir de la conférence de la paix et s'il est nommé délégué, comme Ottawa s'y attend, cela laisserait le Canada sans représentant. Cela jetterait le pays dans la confusion et le chaos à une période des plus critiques, alors que les problèmes de la reconstruction sont à l'ordre du jour et amènerait forcément une élection à un moment où les soldats ne pourraient voter parce qu'alors des milliers d'entre eux seraient sur l'océan.

Un cabinet libéral?

"Le gouverneur général n'aurait d'autre alternative que de demander à Sir Wilfrid Laurier de former un cabinet, et l'on croit qu'il n'est pas de tories, ni libéraux unionistes, qui ne voudraient prendre une telle responsabilité.

"Le cabinet prévoit une session mouvementée et s'attend à d'acerbes critiques de la part de ses propres membres, mais il espère pouvoir conserver sa majorité jusqu'à l'arrivée de Sir Robert Borden.

"Il serait oiseux de prédire ce qui arrivera alors. On croit qu'il réorganisera le cabinet et qu'il placera l'unionisme sur des bases solides pour l'avenir.

Réunion de conservateurs

"Une convention aura lieu, un programme arrêté et l'on décidera si l'on doit retourner au vieux nom de conservateurs ou si l'on adoptera un nouveau nom. Cela dépendra probablement du nombre plus ou moins considérable de libéraux unionistes qui demeureront aux côtés du premier ministre.

"Il est de rumeur qu'il y aura une élection le printemps prochain après la réorganisation du cabinet et l'élaboration d'un programme."

LE CARDINAL MERCIER EN AMERIQUE

New-York, 4. — Le cardinal Mercier viendra aux Etats-Unis pour remercier le peuple américain d'avoir secouru la Belgique.

Il y restera peu de temps parce qu'il sent sa présence nécessaire dans son pays pour l'oeuvre de la restauration.

Le Cardinal Mercier établira ici ses quartiers-généraux. Il visitera Washington et Montréal. A Washington il sera reçu par le président Wilson, si celui-ci est de retour d'Europe. Le distingué prélat viendra sous les auspices du bureau de secours belge et de l'église nationale belge de Saint-Albert.

Le pasteur de cete église, le Rév. Joseph-Francis Stillerman et le président du Bureau de Secours sont partis immédiatement après la signature de l'armistice pour la Belgique, afin d'arranger les détails du voyage. Ils sont attendus ici à Noël. On pense que le Cardinal sera à New-York à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps.

LEGENDE POLÉTIQUE

Dans son Paradis, Madame la Vierge,
A son blanc rouet, file du lin blond,
Et ses belles mains, si vaillantes, ont
Des pâleurs de cierge.

De l'aube à l'heure où la nuit froide et noir
Tend son arc d'argent comme un bel arche,
Aux jardins du ciel, on entend marcher
Le rouet d'ivoire.

Et les angelets près de l'Ouvrière
Passent, voyageurs des cieux fortunés,
Et montrent, dans leurs grands yeux étonnés,
Une humble prière.

"Que ferez-vous donc, Madame Marie,
De tout ce lin blond, qu'ainsi vous filez?
En tresserez-vous de vos doigts ailés
Quelque draperie?"

"—Non! J'en tramerai des layettes blanches,
Aux doux nouveaux-nés qu'a tué l'hiver,
Et qu'on a couchés dans un deuil amer,
Parmi les pervenches.

Car j'entends monter des cris de la terre!...
Je veux lui ravir les corps froids et nus
De tous ces petits anges inconnus,
Pour être leur mère!..."

P. L.

—"Le Rosaire pour tous."

SAINT FRANCOIS XAVIER

Jetons un coup d'oeil sur la vie et les procédés de saint François Xavier, ce géant dans l'histoire de l'Eglise et du monde, ce parfait modèle des porteurs de la bonne nouvelle, des convertisseurs de peuples.

Basque d'origine, navarrois de naissance, lié à la France par la fidélité de sa famille à la maison d'Albert et par son long séjour à l'Université de Paris, de bonne noblesse d'épée par sa mère, de tradition administrative par son père, jeûne, éloquent, disert, ambitieux, souple et robuste de corps, alorte d'esprit, déjà muni d'une chaire d'enseignement dans la plus savante école du monde, il abandonne tout — honneurs, ambition, gloire, satisfactions d'esprit, famille, patrie de naissance, patrie d'adoption — pour se dévouer à la conquête des âmes sous la direction de cet autre géant de l'Eglise, Ignace de Loyola, vieux guerrier mué en ascète et en apôtre, suscité de Dieu pour rétablir dans les armées de l'Eglise ravagées par le schisme et l'hérésie, la force invincible de l'obéissance, de la discipline de l'esprit, de l'ordre intellectuel et moral.

Le Portugal, depuis tombé si bas, est alors la puissance dominante, presque la seule, sur les mers de l'Afrique et de l'Asie. Désigné par Ignace au service des missions étrangères, avant même que la Compagnie de Jésus n'ait complété ses cadres et arrêté ses constitutions, Xavier s'en va aux Indes portugaises. Pour les fins de son oeuvre apostolique, il se fait virtuellement Portugais. De Mozambique à Goa, du cap Comorin à Ceylan, de Malacca aux Moluques, de l'Inde au Japon et jusqu'aux portes de la Chine où il va tomber comme pour servir de marchepied aux missionnaires qui poursuivent encore aujourd'hui son oeuvre d'apostolat en Extrême Orient, il voyage sur des vaisseaux portugais, il utilise les services des capitans et des fonctionnaires du roi du Portugal, il met à contribution la générosité des négociants portugais, il entretient les relations les plus intimes avec les évêques portugais et témoigne à leur autorité le plus inviolable respect. Mais, pas un instant, il ne sacrifie un seul des droits de Dieu et de l'Eglise aux exigences de la puissance temporelle qui lui sert d'auxiliaire, pas une minute ne songe-t-il à faire de la propagation de l'Evangile un instrument de domination au service du Portugal. Au contraire, il ne perd aucune occasion de rappeler à tous les chefs — vice-rois, gouverneurs, capitans et percepteurs d'impôts — qu'ils doivent obéir au Roi du ciel avant de servir le roi de la terre, qu'ils doivent favoriser les conquêtes du Christ avant d'assurer la domination du Portugal ou les bénéfices du fisc royal. Aux marchands il rappelle que la propagation de l'Evangile et la conversion des infidèles importent plus que les profits de leur négoce. A tous, il prêche la probité, la justice, la charité, la chasteté afin de ne pas scandaliser les néophytes et rebuter les idolâtres. Au roi lui-même, il parle avec cette sainte et respectueuse liberté qui marque de l'empreinte divine le langage de tous les vrais apôtres. Il lui répète sans relâche que la puissance et l'autorité ne lui ont été données que pour faire avancer le règne de Jésus-Christ; qu'il doit favoriser l'action des missionnaires et la pénétration de l'évangile plutôt que d'étendre ses conquêtes; qu'il doit chercher la consolidation de son empire dans l'extension et le triomphe de l'Evangile et non par la seule force des armes. Il lui dénonce les exactions de ses administrateurs infidèles, sources injustes de ses capitans, les traitements barbares infligés aux esclaves et aux vaincus, les manques de foi à l'égard des princes indigènes. Il lui fait un devoir de soutenir et de protéger les princes convertis ou ceux qui se montrent favorables au christianisme, au lieu d'orienter les alliances du Portugal selon les données de la politique humaine et les exigences de la cupidité mercantile.

Quelle a été la conduite et l'attitude de ce grand apôtre en tout ce qui se rattache à l'emploi des langues comme instrument de propagation de la foi et canal de l'action religieuse? Sans forcer la note, on peut affirmer que sa vie offre le plus parfait arsenal d'arguments à tous les peuples appelés à défendre leur langue nationale contre les tentatives des assimilateurs imbus de la mentalité des judaïcisants de l'Eglise naissante. On dirait que Dieu a voulu ramasser dans sa personne et sa carrière tous les éléments, tous les faits accidentels ou normaux, surnaturels ou humains, propres à guider les missionnaires de tous les temps, dans toutes les circonstances où ils sont confrontés par ce complexe problème de l'emploi des langues nationales ou maternelles dans la diffusion de la vérité et le gouvernement de l'Eglise. Appelé à prêcher l'Evangile et à fonder des missions dans maintes contrées diverses, il rencontre sur sa route tous les idiomes types de l'Asie (d'où sont sorties toutes les langues de l'Europe), depuis l'informe patois tamoul des pêcheurs de perles du littoral du Carnatic jusqu'à la langue savante des bonzes et des letirés du Japon.

Ce problème, Xavier l'aborde par tous les moyens surnaturels et humains, depuis l'usage miraculeux du don des langues jusqu'aux efforts les plus pénibles pour acquérir les rudiments des langues les plus indigentes. A cet égard, rien n'est plus instructif que la somme, même épurée par l'exégèse moderne, des témoignages apportés à son procès de canonisation. Défalcation faite des récits légendaires, trop facilement acceptés par un grand nombre de ses biographes, de ses panégyristes surtout, il reste acquis que le miracle de la Pentecôte s'est reproduit plusieurs fois, et sous sa double forme, au soutien de sa prédication et jusque dans ses conversations intimes. Tantôt, comme les apôtres embrasés de l'Esprit, il se met à parler d'abondance un idiome qu'il ignore totalement; tantôt, comme à la sortie du Cénacle, alors qu'il parle sa langue d'adoption, le portugais, ses auditeurs malabars, moluquois ou japonais, l'entendent "chacun dans la langue de sa naissance" ou de son pays. Mais ce qui est plus caractéristique encore, c'est qu'en dehors de ces manifestations surnaturelles, sa facilité d'absorption ou d'élocution des langues étrangères subit les plus étranges variations. Parfois, il maitrise en quelques jours une langue entièrement nouvelle pour lui et la parle avec une extrême aisance, le plus souvent, il n'avance que fort péniblement dans l'étude de la langue et n'arrive jamais à la parler correctement.

Et cependant, en toutes circonstances, inspiré de l'Esprit de Dieu ou laissé à ses seules ressources, servi par une parfaite connaissance de la langue du pays ou tourné en dérision à cause de son langage incorrect, il suit une règle invariable; toujours il parle, prêche et catéchise dans la langue du pays, dans l'idiome particulier de chaque congrégation, nombreuse ou minime, dans le patois des ignorants comme dans la langue des savants. Pas une seule fois, dans ses dix années de missions qui valent quarante, et cinquante, et cent années de beaucoup d'autres, il ne s'écarte de cette règle. Sur tous les autres procédés d'apostolat, ses idées et sa conduite varient notablement; humain, malgré son éclatante sainteté, il connait les angoisses du doute sur l'efficacité de sa mission, sur la durée probable de ses fondations, sur le succès prochain ou lointain de ses entreprises. A maints égards, il change ses méthodes et ses objectifs immédiats; sur l'emploi des langues indigènes, jamais; pas une brisure, pas un fléchissement, pas un doute.

Sa première et invariable opération, avant chacune des entreprises nouvelles où l'entraine son irrésistible soif de conquête des âmes, c'est de rédiger lui-même, ou par la main d'un interprète, les principales prières de l'Eglise et les vérités primordiales de la foi dans la langue du pays qu'il convoite. Parfois l'expression est fautive, il lui arrive même de découvrir, longtemps après, que son précepteur de langue, son scribe ou son interprète — presque toujours un homme du peuple, afin que le langage soit plus à la portée du peuple — a trahi sa pensée et lui a fait formuler de véritables hérésies. Il corrige, il explique, il répare; mais toujours il persiste, au risque des mêmes inconvénients, à parler à "chacun la langue dans laquelle il est né."

Et comme pour mieux confirmer dans sa personne le droit sacré de tous les hommes à la langue de leur mère et de leur race, au moment d'expirer, il murmure ses suprêmes supplications dans sa langue à lui, cette belle et mystérieuse langue basque dont les mots sonores et nobles, balbutiés sur ses lèvres d'enfant, avaient offert à Dieu les prémices de sa foi, à sa mère ses premiers témoignages d'amour. A l'école savante, il avait parlé la langue de la science sacrée et profane, le latin; dans ses rapports avec la puissance séculière qui lui fournissait les moyens matériels de poursuivre dans les pays d'Orient son infatigable apostolat, il s'était servi de la langue du commerce et de la politique en ces régions, le portugais; pour évangéliser les peuples, il avait parlé à chacun sa langue maternelle ou nationale; comme saint Paul, son modèle et son émule, il s'était fait tout à tous. Mais à l'heure suprême, où sa carrière terrestre achevée, il reste seul en présence de son Dieu, il reprend tous ses droits; et avant d'aller chanter au ciel, dans la langue des anges et des saints l'hymne éternel d'adoration et d'amour, il prononce ses derniers actes de foi, d'espérance et de charité dans la langue de son enfance, dans la langue de sa mère, dans la langue de sa race.

Henri Bourassa.

—*"La Vie Nouvelle."*

(1) Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs, à l'occasion de la fête de saint François Xavier (3 décembre), ces quelques pages extraites d'une conférence, intitulée *Langue et Religion*, qui paraitra bientôt en brochure.—N. D. L. R.



MGR PIETRO DI MARIA, LE NOUVEAU DELEGUE
DELEGUE APOSTOLIQUE AU CANADA

LA CONFERENCE DE LONDRES

Londres, 4. — Il est entendu que les représentants des Alliés en conférence au ministère des Affaires étrangères sont unanimes à demander que la Hollande remette aux mains des Alliés l'ex-Kaiser et son fils.

On n'a pas reçu de rapport officiel de la conférence, si ce n'est la répétition des noms de ceux qui y prennent part, et un communiqué annonçant que le colonel House, de la délégation américaine, a été empêché par la maladie d'y assister.

Downing Street, où les représentants des Alliés ont commencé les discussions relatives à la prochaine conférence de la paix, était dans une grande activité. De bonne heure, hier, il y a eu une assemblée du cabinet à laquelle assistaient les représentants des dominions. Assistaient aussi M. Clémenceau, premier ministre de France, M. Orlando, premier ministre d'Italie et d'autres représentants de la France et de l'Italie.

Non seulement on s'est occupé du sort de l'ex-empereur, mais aussi de la capacité de l'Allemagne à payer les dommages qu'elle a causés. On a suggéré que les Alliés aient le contrôle des chemins de fer et des industries de charbon et de potasse de l'Allemagne. Ces discussions n'ont été que préliminaires; vu l'absence du président Wilson, aucune décision n'a été prise.

On a également discuté la date et la composition de la conférence de la paix.

De grandes foules étaient réunies à Whitehall et dans le voisinage pour saluer les distingués visiteurs, qui retournent en France aujourd'hui. Leur départ sera marqué par des cérémonies semblables à celles qui ont eu lieu lors de leur arrivée.

Londres, 4. — Le cabinet de guerre anglais et les représentants français et italiens à Londres sont d'accord sur la punition à infliger à Guillaume Hohenzollern, mais ils ont décidé de ne rien faire tant que le président Wilson ne sera pas arrivé en Europe, dit le "Evening News."

Si la Hollande refuse l'extradition de l'ex-empereur sans le consentement de l'Allemagne, ajoute le journal, on fera une pression pour obtenir ce consentement.

CONTRE LE MILITARISME

New-York, 4. — Avant le départ du président Wilson pour l'Erope où il va assister à la Conférence de la paix, il a été annoncé qu'il partait avec la ferme résolution de s'opposer au militarisme sous toutes ses formes.

La destruction du militarisme prussien fait partie de son plan pour la paix future du monde entier. Telles étaient les dispositions du président, d'après les personnes qui lui ont parlé avant le départ du navire "George Washington."

DEMOBILISATION EN FRANCE

Paris, 1. — Le gouvernement a préparé les plans de démobilisation de toutes les classes de la réserve territoriale avant la fin de février, d'après le journal "L'Oeuvre".

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

On demande 3 ou 4 verrats, propres au service, âgés de pas moins de 8 ou 9 mois, race "Poland-China". S'adresser en spécifiant l'âge, le poids approximatif et le prix, à *M. J. Villeneuve, Collège d'Agriculture, Winnipeg.*

A vendre. — Au village de Notre-Dame de Lourdes: Bonne maison neuve, en briques, 26 x 24, bien finie, plastrée, 3 étages, cave cimentée, fournaise; avec 5 lots; écurie, 14 x 16; remise, 12 x 12. A vendre également: 2 lots sur la rue principale. Bonnes conditions. S'adresser à *Mme Louis Fries, Notre-Dame de Lourdes.*

A vendre. — Dindons, $5; poules, $3.50. Jeunes porcs, $5 chacun. Tous vieux de quatre semaines. S'adresser à *Mme David Langill, Giroux, Man.*

A vendre. — Hôtel, restaurant et salon de barbier. Accepterait en échange maison située dans le centre de Saint-Boniface. S'adresser à *D. Marcil, St-Jean-Baptiste, Man.*

On demande une fille pour servir les tables à diner. S'adresser: *Hôtel Frontenac, 161 Notre-Dame Est, Winnipeg.*

A vendre. — Lit, sommier, matelas et oreillers. S'adresser à 86, *rue Ritchot, St-Boniface.*

Piano à vendre. — On offre en vente un piano pratiquement neuf. Comptant ou à termes. S'adresser à *J.-A. Hébert, 273½ Ave Portage, Winnipeg.*

AU SACRE-COEUR

Dimanche, 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, officiaient le R. P. Blais, O.M.I., du Juniorat, assisté du R. P. J. Chaumont, O.M.I., comme diacre, et du R. P. Plourde, O.M.I. comme sous-diacre. A l'offertoire, Mlle Marie-Louise Gingras, avec sa voix toujours ravissante, chanta le Sancta Maria, de Faure. Le sermon de circonstance fut donné par notre bon R. P. Normandin, O.M.I., qui, comme toujours et en termes appropriés, sait faire vibrer des notes de piété dans les âmes de ses paroissiens.

Le soir, à 7.3 heures, a eu lieu la bénédiction du Très Saint Sacrement, à laquelle assistaient en corps les Enfants de la Congrégation de Marie. La réception de deux nouvelles congréganistes, Mlles Pauline Beauchemin et Lucille Baisse, fut faite par leur nouveau chapelain, le dévoué et zélé R. P. Plourde, O.M.I.

Tous les paroissiens du Sacré-Coeur se joignent au R. P. Normandin pour souhaiter la bienvenue parmi eux, au R. P. Plourde, O.M.I., autrefois de Sainte-Marie.

Enfin, et que personne n'oublie les dates: lundi et mardi prochains, les 16 et 17 décembre, il y aura à vendre provisions, objets de fantaisie, râfle du service de vaisselle; argenterie, morceaux de gramophones, tonne de charbon, bois, volaille, etc., etc. Les mamans, amis ou autres, trouveront certainement là quelques articles pour les bas de Noël de leurs chers petits bambins. Le public charitable de Winnipeg et d'ailleurs ne devra pas manquer de se rendre nombreux. — Morale: Souvenons-nous que la charité couvre la multitude des péchés.

Dimanche après-midi, à 2 h., avait aussi lieu l'assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste, à laquelle assistaient un grand nombre de ses membres dévoués. Plusieurs remarques dans l'intérêt de la Société et de la langue française furent faites par le président, M. le docteur L. Benoit, le R. P. Normandin, M. A.-J.-H. Dubuc, avocat et consul de Belgique, M. Collon, vice-président, M. J.-H.-N. Léveillé, M. Rousseau et autres.

L'assemblée générale de la Société aura lieu le deuxième dimanche de janvier pour l'élection des officiers pour l'année courante. Tous les membres et autres qui désirent en faire partie sont priés d'y assister. Que tous ceux qui ont à coeur la conservation de notre belle langue française, la langue des Foch, Joffre, Pétain, Castelnau, etc., se fassent un devoir d'être présents.

Naissances

A M. et Mme Emmanuel Lalonde, née Florida Corriveau, un fils, qui a reçu au baptême, le 1er décembre, les prénoms de Auguste-Gérard-André. Parrain et marraine: M. Auguste Lalonde et Mlle Marie Lalonde, oncle et tante de l'enfant.

Aussi à M. et Mme Cléophas Godin, un fils, qui a reçu au baptême, le 8 décembre, les prénoms de Reginald-Cléophas. Parrain et marraine: M. Jos.-O. Cloutier et Mlle Catherine Pearl Griffiths.

Bienvenue aux nouveaux-nés!

Le R. P. Duchaussois, O.M.I., connu d'un océan à l'autre, et même jusqu'à l'océan arctique, comme prédicateur, écrivain et missionnaire, est parmi nous pour quelques jours.

Notre ancien vicaire, le R. P. Thérien, O.M.I., a actuellement charge de la paroisse Saint-Laurent, Man., pendant l'absence du R. P. Lecoq, O.M.I.

* * *

PATRIOTISME

La terrible guerre qui vient de prendre fin par la volonté de Dieu et qui, comme l'a si pieusement dit notre grand et génial Foch, a été la "Victoire de Dieu", nous a prouvé que le patriotisme consistait non seulement dans l'amour de son pays et sa défense, mais aussi en la Foi en notre Sauveur pour la défense de ses sublimes principes de justice et de charité humaine.

Dieu, après avoir arrêté subitement cette horrible tuerie n'a pas voulu, après tant de deuils, que l'on oubliât son oeuvre de régénération dans les réjouissances et envoyait dans le monde entier un autre fléau aussi terrible que le premier. Epidémie étrange et terrifiante occasionnant autant de victimes que la guerre.

Ces deux épreuves, qui renouvellent notre croyance en l'Etre Suprême, ont eu pour effet de resserrer les liens de la fraternité humaine et de rapprocher d'une façon plus étroite et avec des sentiments amicaux et solidaires tous ceux d'une même race.

Cet enseignement divin aura été compris par tous les Canadiens-français qui sont fiers d'être cousins de celui qui fut le bras dans "La Victoire de Dieu", et qui luttent pour la défense de la belle langue qui dicta les termes de l'armistice.

Lundi, 16, et mardi, 17 courant, les salles du Sacré-Coeur de Winnipeg seront ouvertes à 8 heures du soir et les Dames de la paroisse y mettront en vente tous les dons qui leur ont été si généreusement offerts pour venir en aide au soutien de la seule école française de Winnipeg. Ces dons consistent en jouets pour Noël et le Jour de l'An, produits alimentaires et quantité d'objets de grande utilité.

Il y aura râfle de plusieurs objets pour lesquels on a déjà vendu des billets, entr'autres le service à dîner et la tonne de charbon.

Tous les Canadiens-français se feront un devoir d'y venir. Ce sera montrer qu'ils ont compris ce qu'est le patriotisme, suivant le désir du Coeur Sacré de Jésus qui nous fera également gagner la victoire.

FEU MME A.-H. BERTRAND

Mme A.-H. Bertrand, autrefois de Winnipeg, est décédée dans ces derniers temps à Sta Lucia Castries, dans les Iles Bermudes. Elle était la mère de Mmes Deveaux, de cette même ville, et Forstall, de Saint-Boniface. Elle était aussi la soeur de Lady Dubuc et de Mme L.-A. Prud'homme.

A la famille nous offrons nos sincères sympathies.

"LE VOYAGEUR"

Il y aura assemblée du club de raquettes "Le Voyageur", à l'hôtel de ville, dimanche le 15 décembre, à 1 h. 30. Un grand nombre de jeunes gens promettent de faire leur entrée. Tous sont invités, jeunes et vieux.

Le Voyageur.

REMERCIEMENTS

La famille Noël, de Saint-Boniface, remercie sincèrement les communautés religieuses, les sociétés et tous ceux qui ont bien voulu lui témoigner leur sympathie à l'occasion de la mort de leur fils, soit par offrandes de messes ou de bouquets spirituels.

LA COMMISSION DE L'ARMISTICE

Paris, 4. — La commission internationale de l'armistice tient ses assemblées à Spa, Belgique, au grand hôtel britannique, disent les dépêches reçues ce matin.

Le drapeau français flotte sur l'édifice, tandis que des sentinelles allemandes montent la garde à la porte. Les séances ont lieu le matin.

Le général français Nudalt préside au nom de la délégation alliée. Les délégués allemands et alliés occupent des tables sparées.

Chacun emploie sa propre langue qui est ensuite traduite simultanément dans les autres langues. Il n'y a pas de discussion, mais seulement échange de notes.

Les Allemands sont en communications télégraphiques directes avec Berlin.

REMERCIEMENTS

M. Albert Tremblay et sa famille remercient tous ceux qui ont bien voulu, à l'occasion de la mort de Mme Albert Tremblay, leur témoigner leurs sympathies, soit par offrande de bouquets spirituels, de messes, ou par leur présence aux funérailles.

LA TERREUR DANS BERLIN

Paris, 7. — Une révolution terroriste, sous la direction du Dr Liebnecht, radical socialiste, doit éclater à Berlin vendredi soir, Liebnecht, ajoute la dépêche, possède 15,000 hommes bien armés.

La population de Berlin est à la merci de bandes de maraudeurs et toute autorité paraît disparue dans la ville.

UNE ENQUETE EN ALLEMAGNE

Amsterdam, 4. — Mathias Erzberger a ouvert les séances de la commission allemande qui doit faire des recherches au sujet du traitement qu'ont reçu les prisonniers de guerre, selon des nouvelles reçues ici de Berlin. Les dépêches annoncent que la commission a de pleins pouvoirs qui lui garantissent de déterminer bientôt ses affaires.

Les séances sont ouvertes au public, ce qui rend les représentants des pays ennemis capables d'en suivre les procédures.

"La tâche de la commission, aurait dit Erzberger, est de prouver que le nouveau gouvernement est résolu de punir sévèrement ceux qui ont agi contrairement aux lois de l'humanité dans le traitement donnés aux prisonniers de guerre."